

on\$stad

*Luxembourg, ville d'accueil,
ville d'échanges*

Luxemburg, Stadt des Austauschs
und des Dialogs





ONSSTAD 125



***Luxembourg, ville d'accueil,
ville d'échanges***

Luxembourg, Stadt des Austauschs
und des Dialogs



ons stad est un périodique édité
par la Ville de Luxembourg et
paraissant deux fois par an.
Fondé en 1979 par Henri Beck †

Tirage :

54.000 exemplaires
Distribution à tous les ménages
de la Ville de Luxembourg

Comité éditorial :

Astrid Agustsson
Jeanne Schneider
Christiane Sietzen
Guy Thewes

Coordination :

Simone Beck

Layout :

lola

Photos/illustrations :

Simone Beck, Monika Bunzenthall, Jean-Paul Carvalho, Raymond Clement,
Nelson Coelho, Arnaud De Meyer, Vic Fischbach, Jochen Herling, Bohumil
Kostohryz, Theo Mey, Martine Pinnel, Pe'l Schlechter, Jean Schmitz, Marcel
Schroeder, Ricardo Silva, Susanne Tietmann, Auguste Trémont, Christophe
Weber, Lex Weyer, Jean Weyrich, Lucie Zambon, Annie Zeller / Archives
de la Ville de Luxembourg, Archives privées Juliette François-Pol Greisch,
Bibliothèque nationale de France, Centre national de Littérature, Musée
national d'Histoire et d'Art, Photothèque de la Ville de Luxembourg, Visit Éislek

Dessin page 51 :

Pit Weyer

Imprimerie :

Imprimerie Reka, Luxembourg

Recherche internet :

onsstad.vdl.lu

L'internaute peut (re)lire sur le site de *ons stad* toutes
les éditions publiées depuis juin 1979.

Un moteur de recherche lui permet de retrouver sans peine
un article selon son sujet, le nom de l'auteur ou celui du
quartier dont il est question.

Les articles peuvent être téléchargés en format pdf.

Toute utilisation doit mentionner le numéro et la date de parution de *ons
stad*, ainsi que le nom de l'auteur/e de l'article.

Contact :

onsstad@vdl.lu
onsstad.vdl.lu



Luxembourg, ville d'accueil, ville d'échanges

La terrible actualité que nous vivons en ce moment montre à quel point accueil, échanges et générosité sont indispensables. Luxembourg a – depuis ses débuts – été une ville d'accueil, même si souvent, elle a dû accepter des hôtes malgré elle. La ville fortifiée sur son éperon rocheux a attiré les convoitises de nombreuses puissances étrangères qui, au cours des siècles, y ont imposé leur présence et laissé leurs empreintes. Soldats, artisans, commerçants, touristes, hommes et femmes de lettres de toute l'Europe ont pour le moins visité, sinon habité cette ville, qui d'abord confinée dans des murs puissants pendant des siècles, a éclaté dès le démantèlement de la forteresse.

Luxembourg a franchi un pas important vers la modernité en accueillant au début des années 1950 les premières institutions européennes. Si elles étaient au début accueillies avec une certaine frilosité, leur arrivée a marqué le début de la grande aventure qui a fait de Luxembourg une des capitales de l'Union européenne.

Des conflits politiques dans les régions limitrophes à la fin de l'Ancien Régime ou l'apparition du national-socialisme en Allemagne ont amené des hommes et des femmes en danger à cause de leurs opinions politiques ou leur appartenance religieuse à venir à Luxembourg. Ils y ont trouvé protection et sécurité, hélas souvent trop éphémères. De nos jours, les services de la Ville et de l'État, comme les grandes organisations telles que la Croix-Rouge et Caritas, font d'incessants efforts pour soulager le sort des personnes déplacées et contraintes de quitter leurs pays d'origine. Ainsi, le Service d'Intégration de la Ville de Luxembourg est à l'origine de nombreux projets et d'actions d'entraide, destinés tant aux réfugiés qu'aux résidents aux besoins spécifiques. Nous avons choisi de présenter trois associations émanant de la société civile qui chacune soutient à sa façon des ressortissants de Syrie, Iraq, Érythrée ou Afghanistan en les aidant à refaire leur vie dans une culture très éloignée de la leur.

Mais la ville de Luxembourg n'accueille pas seulement des hommes et des femmes dans des situations difficiles. De nombreux touristes du monde entier la visitent tous les ans, admirant son site spectaculaire où des quartiers médiévaux côtoient des boulevards modernes et où on peut laisser planer le regard de la vallée de l'Alzette sur les hauteurs du Kirchberg. Un de ces visiteurs haut en couleur fut le Hauptmann von Köpenick qui trouva refuge à Luxembourg après son épopée berlinoise.

Qui dit accueil, dit aussi échanges. La magnifique programmation des Théâtres de la Ville serait impossible sans l'accueil des artistes et des spectacles, sans les échanges d'inspirations et de compétences. Dans le cadre du réseau QuattroPole, Luxembourg collabore étroitement avec ses villes partenaires Metz, Trèves et Sarrebruck. Des échanges d'expériences, de bonnes pratiques ou encore de projets artistiques contribuent à renforcer les liens entre quatre villes importantes de la Grande Région.

Dans un numéro de *ons stad* qui souligne les efforts que la Ville de Luxembourg et sa société civile font pour en faire une ville d'accueil, on ne peut passer sous silence le terrible sort qui vient de s'abattre sur l'Ukraine et ses habitants. Des images insupportables nous montrent l'étendue des destructions et le désespoir infini des Ukrainiens contraints de fuir et d'abandonner tout ce qui fut leur vie et leur avenir. S'il est de notre devoir de les accueillir et de les aider, il est plus que jamais de notre devoir d'œuvrer pour des sociétés pacifiques, désarmées et tolérantes. D'ici là, comme le dit la jeune poète Ella Yevtushenko, née en 1996 à Kyiv : « ...il y a le risque général de cesser d'exister pendant un certain temps... ».



p. 8

Les réfugiés à Luxembourg à la fin de l'Ancien Régime

Tom Birden



125

p. 24

Leçons de résilience et de courage

Marie-Anne Lorgé



p. 12

„Wir lebten uns sehr schnell ein und machten mit den Luxemburgern fast nur gute Erfahrungen.“

Germaine Goetzing



Luxembourg, ville d'accueil, ville d'échanges

Luxembourg, Stadt des Austauschs und des Dialogs

p. 29

Les Théâtres de la Ville: lieu d'accueil et d'échanges

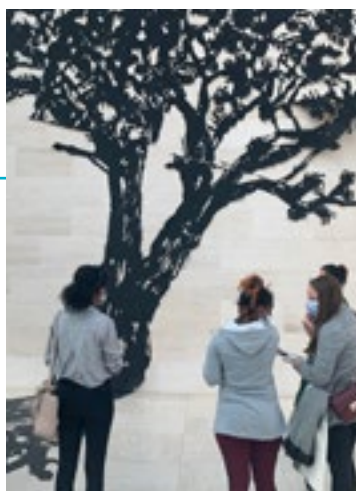
Salomé Jeko



p. 21

Eine Zukunft in Luxemburg

Simone Beck



p. 17

Begegnungen ermöglichen

Philippe Beck



p. 33

Dialogue, solidarité, entraide: les réseaux transfrontaliers de la Ville de Luxembourg

Simone Beck



Gromperekichelcher
Cordon Bleu
Gromperekichelchen
Cordon Bleu

QUALITÄT

p. 36

**En 1952,
Luxembourg est devenue
une vraie capitale.**

*Jean-Jacques Kasel,
Alvin Sold,
Jean-Donat Calmes*



p. 50

Cité d'hiver, diversité

Claude Frisoni



p. 60

**Jochen Herling
(1943-2021)**

Simone Beck



p. 42

**Touristenmagnet Luxemburg
Die Stadt als geologischer und
kultureller Glücksfall**

Joscha Remus



p. 54

**Tour(s) de la ville
de Luxembourg**

*Marianne Brausch
Marie-Paule Jungblut*



p. 62

Firwat heescht...

Marie-Paule Jungblut



p. 58

**Werbung für Luxemburgs
internationale Handelsmessen:
ein Blick in die Plakatsammlung
des Lëtzebuerg City Museum**

*Anne Hoffmann
Guy Thewes*



p. 64

**Was bedeuten die
Straßennamen der Stadt?**

Simone Beck



**Requiem für einen Gauner
oder: Eine Grabstätte zwischen
Legende und Realität**

Marc Jeck



Texte : Tom Birden

Les réfugiés à Luxembourg à la fin de l'Ancien Régime

Les Révolutions brabançonne et française, toutes deux de 1789, réveillèrent Luxembourg d'une période de paix relativement longue. Luxembourg, ville-forteresse, devint un lieu de refuge pour des étrangers, mais aussi pour des habitants de la province de Luxembourg. Néanmoins, le rapprochement des conflits mit fin à cette hospitalité, et les réfugiés durent entrer dans la clandestinité ou fuir à nouveau.



Faces d'un florin des États-Belgiques-Unis créés en 1790 après la retraite autrichienne. De toutes les provinces, Luxembourg était la seule à ne pas intégrer cette union.

© Source gallica.bnf.fr/Bibliothèque nationale de France.

Les deux révolutions de 1789

Le duché de Luxembourg connu sous la souveraineté des Habsbourg d'Autriche au XVIII^e siècle une période de paix relativement longue¹. Néanmoins, en 1789, deux révolutions mirent fin à cette phase paisible : la Révolution française et la Révolution brabançonne. Elles poussèrent nombre de personnes à fuir. La Révolution française fit émigrer 1 % de la population française, dont la première vague partit peu après la prise de la Bastille². Les émigrés se dispersèrent dans l'Europe entière et certains trouvèrent refuge à Luxembourg³.

En réaction aux troubles en France, l'autorité provinciale de Luxembourg, le Conseil souverain, ordonna le 6 août 1789 un contrôle sévère des frontières⁴. Mais la France ne fut pas seule à connaître des troubles. À l'automne 1789 éclata une révolution dans le Brabant contre les multiples réformes de l'empereur autrichien, Joseph II. Le 12 décembre 1789, la Révolution brabançonne força l'armée et l'administration autrichiennes à quitter Bruxelles en direction du Luxembourg, délaissant les autres provinces des Pays-Bas autrichiens aux insurgés. Beaucoup d'entre eux se ré-

fugiaient avec leurs familles et d'autres fidèles au souverain à Luxembourg⁵, où le vice-chancelier Philippe de Cobenzl, arrivé de Vienne, témoigna le 18 décembre 1789 : « *Je suis entouré ici de fugitifs françois [sic] et brabançons ; la ville devient trop étroite pour les contenir, et le marché trop peu pourvu du nécessaire à la vie pour les nourrir* »⁶.

Les premières incursions dans la province de Luxembourg eurent lieu et la crainte d'une invasion par les révolutionnaires brabançons était telle qu'on prépara la forteresse de Luxembourg au siège. Les étrangers et les personnes inutiles à la défense durent quitter Luxembourg. Le 22 décembre 1789, la ville fut évacuée, et même les fonctionnaires en fonction durent se réfugier pour trois mois à Trèves avant de revenir à Luxembourg⁷. Entre-temps, les révolutionnaires avaient été repoussés au-delà des frontières du duché de Luxembourg et l'arrivée de nouvelles troupes autrichiennes à l'automne 1790 entama la reconquête des autres provinces des Pays-Bas⁸. La souveraineté autrichienne réinstallée permit à de nombreux migrants de rejoindre leurs provinces respectives.

Réactions face à l'arrivée de nouveaux émigrés français

En France, une accalmie n'était pas en vue et des événements tels que l'arrestation de Louis XVI à Varennes le 24 juin 1791 poussaient toujours plus de Français à émigrer⁹. En conséquence, les justicier et échevins de Luxembourg furent dès le 16 août 1791 chargés de tenir des listes d'étrangers. À cet effet, les habitants hébergeant des étrangers durent déclarer ceux qu'ils logeaient. Ces informations furent récoltées dans des boîtes réparties au Puits Rouge, au Grund et au Pfaffenthal¹⁰. Pour avoir un meilleur aperçu de la situation, le sergent de police François Theato, ordonné par le magistrat, présenta le 18 janvier 1792 un tableau avec les noms des réfugiés à Luxembourg, leur origine, leur hôte et l'adresse de leur hébergement. Il recensa en tout soixante-cinq habitations de la Ville-Haute avec près de quatre-vingt-dix réfugiés nommés, auxquels s'ajoutaient leur famille et leurs domestiques. Alors que l'Électorat de Trèves avait pu accueillir la haute noblesse française¹¹, les réfugiés recensés à Luxembourg provenaient

de tous les états et on y trouvait des comtes ou des barons, des abbés et des curés, mais aussi des avocats ou des négociants. Selon le tableau, ils avaient tous émigré de France, majoritairement de Metz, Nancy et Verdun, et quelques-uns de Paris ou de Reims¹².

Ces informations étaient utiles pour vérifier l'identité des émigrés, terme généralement utilisé pour désigner les fugitifs français. Depuis Bruxelles, des membres du haut clergé de France contrôlaient les noms des prêtres et émettaient des certificats aux vrais prêtres¹³. Les autorités craignaient également une propagation d'idées révolutionnaires et des débordements. Puisque des bandes armées erraient dans la province, des officiers français réfugiés commirent des excès et certains émigrés des désordres, comme devant la porte d'Eich, où un prêtre français réfugié chez un notaire était entré dans un *état de frénésie* et avait cassé des meubles, et attaqué avec un couteau des hommes et des bêtes en *cherchant à se détruire*¹⁴. Afin d'éviter d'autres débordements, le magistrat interdit même le port de masques pendant les festivités de carnaval de 1791 et 1792¹⁵.

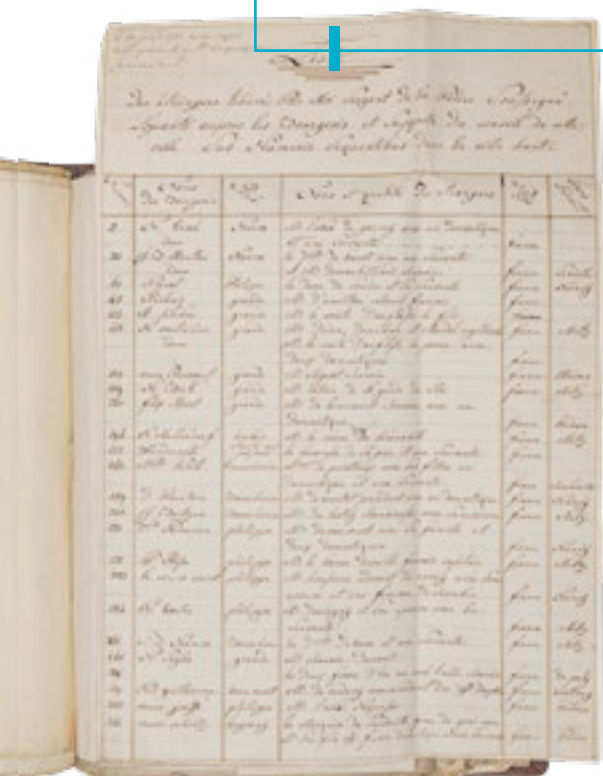
Migrations après la déclaration de guerre

La déclaration de guerre de la jeune République française à l'Autriche le 20 avril 1792 renforça les migrations. Le rapprochement des conflits fit d'ailleurs déborder la forteresse de Luxembourg pendant l'été 1792 de réfugiés, de militaires et de prisonniers dont le marquis de La Fayette¹⁶.

Le Conseil souverain ordonna le 2 octobre 1792 l'évacuation de *tous les français tant hommes que femmes et enfans [sic] qui s'y sont réfugiés depuis le commencement de la révolution du Royaume et qui n'y sont pas en fonction du service [...]*, sans déranger les opérations et la marche, ni la communication et la subsistance des troupes¹⁷. Mais il semble que ces ordonnances d'évacuation furent peu respectées et elles furent répétées jusqu'à fin 1794¹⁸. Certains réfugiés se cachaient dans la clandestinité, sans que leurs hôtes les aient déclarés¹⁹. En conséquence, le Conseil souverain de Luxembourg imposa dès 1793 une amende de 50 florins d'or aux habitants hébergeant des réfugiés sans permission²⁰.

En parallèle, les émigrés français s'organisaient à Luxembourg. De 1791 à 1794, ils éditérent la

Liste des étrangers de la ville haute du sergent de police François Theato, AVL LU 10_40 f°182.



« Gazette Politique et Littéraire de Luxembourg », un bureau fut ouvert pour soutenir ceux qui avaient servi dans l'armée des émigrés, et il existait également un « bureau des postes royales » pour les correspondances des émigrés français²¹. Les correspondances étaient abondantes, il s'avéra qu'en octobre 1793, le bureau des postes à Luxembourg dénombra deux mille lettres adressées à des émigrés français, sans connaître leur lieu d'hébergement. Les autorités espéraient donc retrouver les personnes dans d'autres villes de la province²².

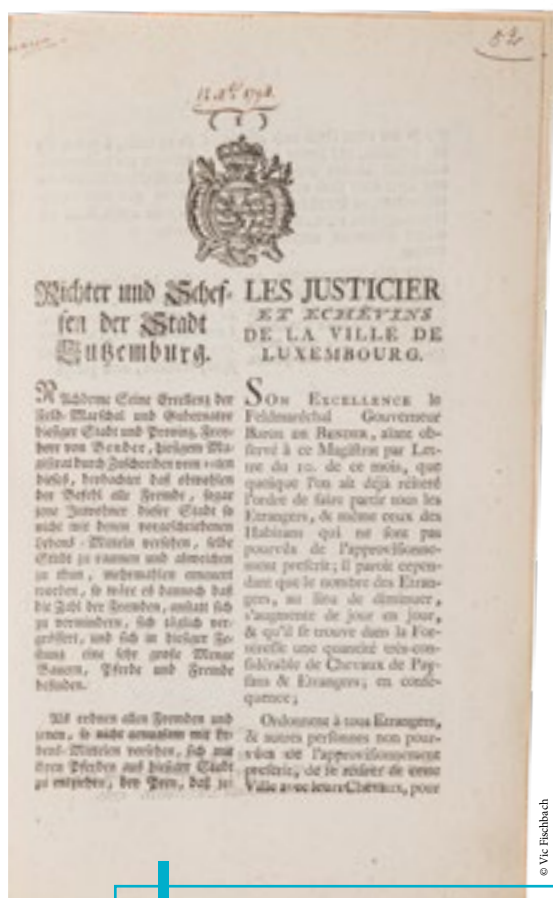
Mais le cours de la guerre fit également fuir les habitants de la province de Luxembourg : le 22 octobre 1792, des habitants d'Esch-sur-Alzette vinrent par exemple se réfugier à Luxembourg²³.

Les incursions françaises poussèrent également les moniales et les moines à fuir leurs abbayes, comme les moines d'Orval dès le 8 décembre 1792²⁴. Jusqu'au début du siège, les religieux d'autres abbayes trouvaient le chemin vers leurs refuges à Luxembourg, où les différentes communautés religieuses se côtoyaient²⁵.

Siège et fin de l'Ancien Régime à Luxembourg

Après la bataille de Fleurus du 26 juin 1794, la situation bascula complètement. Le 8 août 1794, le commandement militaire à Luxembourg prévint la suite des événements : *La position de l'ennemi nous prouvant de plus en plus que son dessein est de nous couper de toute communication et par conséquent de nous bloquer*, il prit donc les premières mesures pour préparer un siège²⁶. Néanmoins, malgré les nombreux rappels à évacuer la forteresse, le 31 octobre 1794 se trouvaient encore 165 familles de non-bourgeois en ville²⁷. Trois semaines après le début du siège le 21 novembre 1794²⁸, il y avait encore des étrangers dans la ville et le commandement militaire leur donna un dernier ultimatum, ils avaient quatre jours pour quitter la forteresse, sinon on emploierait la force et ceux qui les hébergeaient devraient payer une amende de 12 florins d'or²⁹. À la fin de l'ultimatum, le gouverneur de Bender, insatisfait, ordonna une visite des maisons³⁰.

Néanmoins, le 7 juin 1795, après un long et pénible siège, le baron de Bender dut capituler et la



© Vic Fischbach

Ordonnance du 12 décembre 1794 d'évacuer les étrangers et ceux qui n'avaient pas assez d'approvisionnements pour un siège, AVL LU 10_20 f°52.



© Musée national d'histoire et d'art Luxembourg

Capitulation de Luxembourg le 7 juin 1795 à Itzig. Collection du Musée national d'histoire et d'art Luxembourg, 1941-010-001.



© Archives Ville de Luxembourg

Senatus Consulte relatif aux émigrés du 6 Floréal de l'an 10 (26 avril 1802), AVL LU Imp II_39.

ville-forteresse de Luxembourg tomba aux mains de la jeune République française³¹, cette république qui depuis le 31 octobre 1791 jugeait l'émigration « passible de la peine de mort »³² et depuis la déclaration de guerre de 1792 comme « crime de lèse-nation ». Ainsi, la persécution des émigrés se poursuit dans les nouvelles terres conquises, où l'administration du Département des Forêts se mit dès novembre 1795 à chasser ceux qui étaient restés dans le département³³. L'instauration de la république conduisit également des habitants de Luxembourg à émigrer. Une liste d'émigrés du Département des Forêts de 1798 énumère trente-cinq émigrés de Luxembourg, dont beaucoup de militaires, mais également des civils, comme un tonnelier nommé Misch, un parfumeur nommé Kremer ou un avocat du nom de Lahaye³⁴.

Un retour sur le territoire français pouvait s'avérer périlleux et c'est seulement le 26 avril 1802 que le Premier consul Bonaparte accorda une amnistie sous conditions aux émigrés³⁵.

Tom Birden

est historien de formation (Université Libre de Bruxelles) et archiviste aux Archives de la Ville de Luxembourg depuis 2018.

Bibliographie

1 PAULY, Michel, *Geschichte Luxemburgs*, Luxembourg, C.H.Beck, 2011, p. 62.

2 TULARD, Jean, Les événements, in : TULARD, Jean (éd.), *Histoire et dictionnaire de la Révolution française 1789-1799*, Paris, Robert Laffont, 1987, p. 5-296, ici 271-272.

3 BLAZEJEWSKI, Jort et LAUX, Stephan, Trier, Luxembourg und die Emigrés der Französischen Revolution seit 1789. Tendenzen und Perspektiven der Forschung, in : *Kurtrierisches Jahrbuch*, 56/2014, p. 211-242, ici p. 211-212.

4 LASCOMBES, François, *Chronik der Stadt Luxemburg 1684-1795*, Luxembourg, Imprimerie Centrale, 1988, p. 431.

5 BIRDEN, Tom, Luxembourg, dernier refuge autrichien lors de la Révolution brabançonne. Mise en place d'un gouvernement et d'une administration provisoires des Pays-Bas autrichiens. Première partie, in : *Hémécht*, 72/2021, p. 56-75, ici p. 56-57.

6 Archives générales du Royaume, Département des Pays-Bas de la Chancellerie de Cour et d'Etat, 210, f°15-16.

7 BIRDEN, Tom, Luxembourg, dernier refuge autrichien, *op. cit.*, 67-68.

8 BIRDEN, Tom, Luxembourg, dernier refuge autrichien lors de la Révolution brabançonne. Mise en place d'un gouvernement et d'une administration provisoires des Pays-Bas autrichiens. Seconde partie, in : *Hémécht*, 73/2021, p. 31-53.

9 - LASCOMBES, François, *Chronik der Stadt Luxemburg*, *op. cit.*, p. 448.

- FAYARD, Jean-François, Le dictionnaire de la révolution, TULARD, Jean (éd.), *Histoire et dictionnaire*, *op. cit.*, p. 503-1147, ici p. 797-798.

10 Archives de la Ville de Luxembourg (AVL), Magistrat, LU I 10_20, f°34.

11 BLAZEJEWSKI, Jort et Laux, Stephan, Trier, Luxembourg und die Emigrés, *op. cit.*, p. 211.

12 AVL, Magistrat, LU I 10_40, f°182-183.

13 Archives nationales de Luxembourg (ANLux), Police, A XXII-2-4.

14 - *Ibid.*

- AVL, Magistrat, LU I 10_36, f°68.

15 AVL, Magistrat, LU I 10_40, f°170, f°258.

16 LASCOMBES, François, *Chronik der Stadt Luxemburg*, *op. cit.*, p. 461.

17 AVL, Magistrat, LU I 10_20, f°36.

18 LASCOMBES, François, *Chronik der Stadt Luxemburg*, *op. cit.*, p. 468.

19 AVL, Magistrat, LU I 10_40, f°238-239.

20 AVL, Magistrat, LU I 10_20, f°40.

21 LASCOMBES, François, *Chronik der Stadt Luxemburg*, *op. cit.*, p. 471-481.

22 ANLux, Police, A XXII-2-2.

23 LASCOMBES, François, *Chronik der Stadt Luxemburg*, *op. cit.*, p. 466.

24 GRÉGOIRE, Paul-Christian, *L'Abbaye d'Orval au fil des siècles*, Metz, Éditions Serpenoise, 2002, p. 387.

25 MAJERUS, Pascal, La suppression des ordres religieux masculins dans le département des Forêts, in : NEUBERG, André (éd.), *A l'épreuve de la Révolution. L'Eglise en Luxembourg de 1795 à 1802*, Bastogne, Musée en Piconrue, 1996, p. 101-112, ici p. 103.

26 AVL, Magistrat, LU I 10_46, f°9.

27 LASCOMBES, François, *Chronik der Stadt Luxemburg*, *op. cit.*, p. 486.

28 PAULY, Michel, *Geschichte Luxemburgs*, *op. cit.*, p. 63.

29 AVL, Magistrat, LU I 10_20, f°52.

30 AVL, Magistrat, LU I 10_46, f°112.

31 PAULY, Michel, *Geschichte Luxemburgs*, *op. cit.*, p. 63.

32 FAYARD, Jean-François, Le dictionnaire de la révolution, *op. cit.*, p. 797-798.

33 AVL, Publications, LU Imp II_397.

34 AVL, Publications, LU Imp II_298.

35 AVL, Publications, LU Imp II_39.

Text: Germaine Goetzing

„Wir lebten uns sehr schnell ein und machten mit den Luxemburgern fast nur gute Erfahrungen.“¹ ***(Heinrich Imbusch)***

In den 1930er Jahren suchten viele Menschen, vor allem Juden, aber auch Regimegegner, Zuflucht vor den Nationalsozialisten in den Nachbarländern Deutschlands. So fanden sich ab 1933 vermehrt Flüchtlinge in Luxemburg ein – teils legal, teils illegal –, um das Ende des Nazi-Regimes abzuwarten oder im Transitland Luxemburg die Weiterreise nach Palästina oder Übersee zu organisieren.

Luxemburg als Exil-, Transit- oder Warteland

Luxemburg hatte nämlich eine gewisse Attraktivität. Es lag in unmittelbarer Nähe zu Deutschland, war politisch neutral und die Bevölkerung zeigte wenig Sympathie für das neue Regime in Deutschland. Wer aus Deutschland oder Österreich hierher kam, brauchte auch keine Angst vor Verständnisschwierigkeiten zu haben, denn Deutsch war eine der Kommunikationssprachen. Unter den Flüchtlingen gab es viele Künstler: Schriftsteller und Publizisten, Musiker und Schauspieler. Aber auch Politiker und Gewerkschafter, Ärzte, Geschäftsleute und Wissenschaftler strandeten in Luxemburg.²

Wer bleiben wollte, musste verschiedene Bedingungen erfüllen. In erster Linie brauchte er eine Fremdenkarte. Da Berufstätigkeit, Handel und Politik den Emigranten untersagt waren, mussten sie über ausreichende finanzielle Mittel verfügen, um ihren Unterhalt zu gewährleisten. Die wenigsten aber verfügten über Geld und schlugen sich mit

schlecht bezahlten Gelegenheitsjobs durch. Sie waren zudem gezwungen, die Unterstützung ihrer Verwandten, der israelitischen Kultusgemeinde oder der jüdischen Hilfsorganisation ESRA, die im Hotel Select in der Straßburger Straße eine Volksküche betrieb, in Anspruch zu nehmen.

Schriftsteller

Einige Emigranten wandten sich dem Journalismus zu, andere versuchten im kulturellen Leben Fuß zu fassen und waren als Vortragsredner, Schauspieler oder Variété-Künstler aktiv. So arbeitete der Schriftsteller Karl Schnog als Conférencier im Cabaret



Karl Schnog.
In: A-Z. 11.02.1934. S. 9

„Rond-Point“ in der ehemaligen Champagnerfabrik Mercier. Für das *Tageblatt* schrieb er unter dem Pseudonym Charlie vom Thurm die *Weltwochenschau*, eine wöchentliche Chronik zum Weltgeschehen in Versen. Daneben trat er bei privaten Feiern auf, etwa bei der Bar Mitzwa von Edmond Israel.

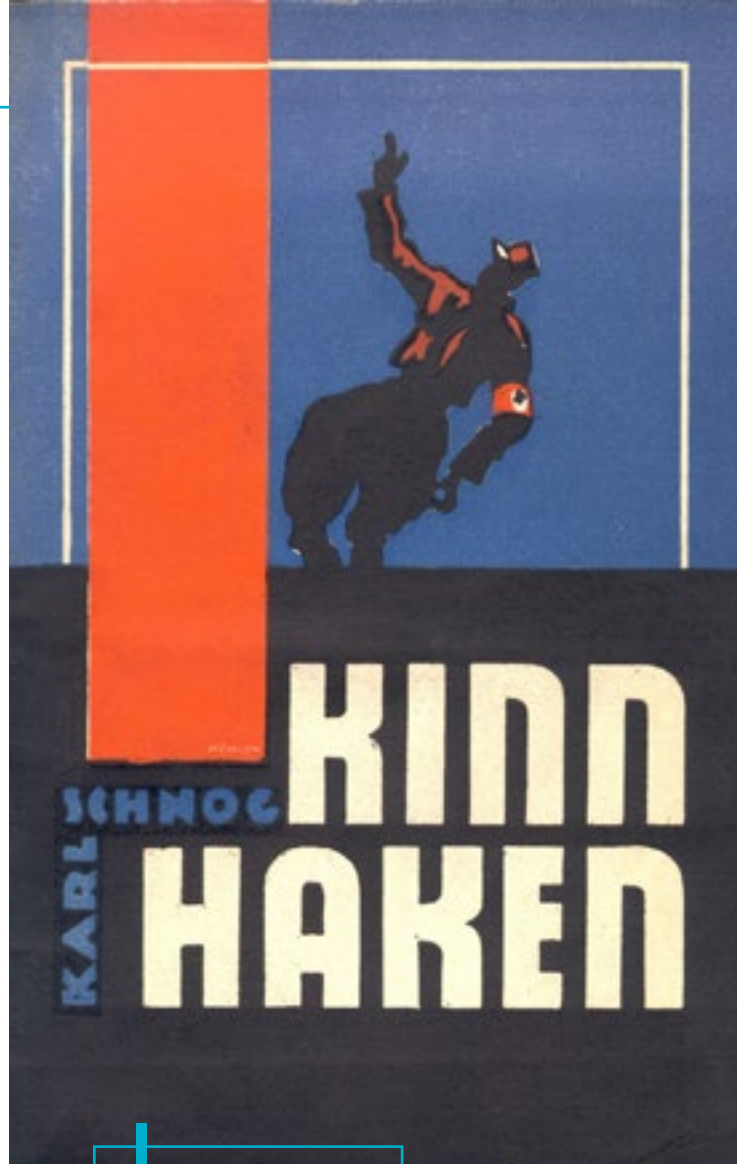
Auch das Ehepaar Walther Victor und Maria Gleit versuchte von der schriftstellerischen Arbeit zu leben. Sie waren mit Hubert Clément, dem Direktor des *Escher Tageblatts* befreundet und lieferten Beiträge für das *Tageblatt* und die *A-Z*. So schrieb Walther Victor 1939 zum 60. Geburtstag des Nobelpreisträgers Albert Einstein ein Porträt in zehn Folgen, während er in der *A-Z* die Serie *Männer, die die Welt entdeckten* veröffentlichte.

Als Glücksfall erwies sich, dass Evy Friedrich seinen Verlag Malpaartes für Exilanten öffnete. Jenseits aller Berührungsängste sah er in ihnen einen Zuwachs an intellektuellem Potenzial. So erschien u. a. 1934 bei Malpaartes der Gedichtband *Kinnhaken. Kampfgedichte* von Karl Schnog. Wem der Kampf angesagt wird, macht das von Raymon Mehlen gestaltete Titelbild klar, das einen unter der Wucht eines Boxhiebes zu Boden gehenden SA-Mann zeigt.

Theaterleute und Musiker

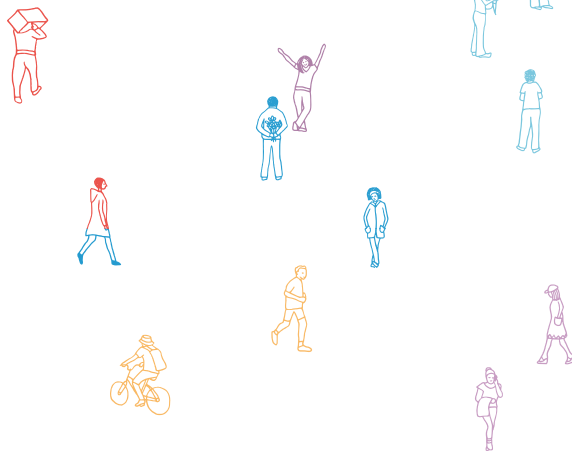
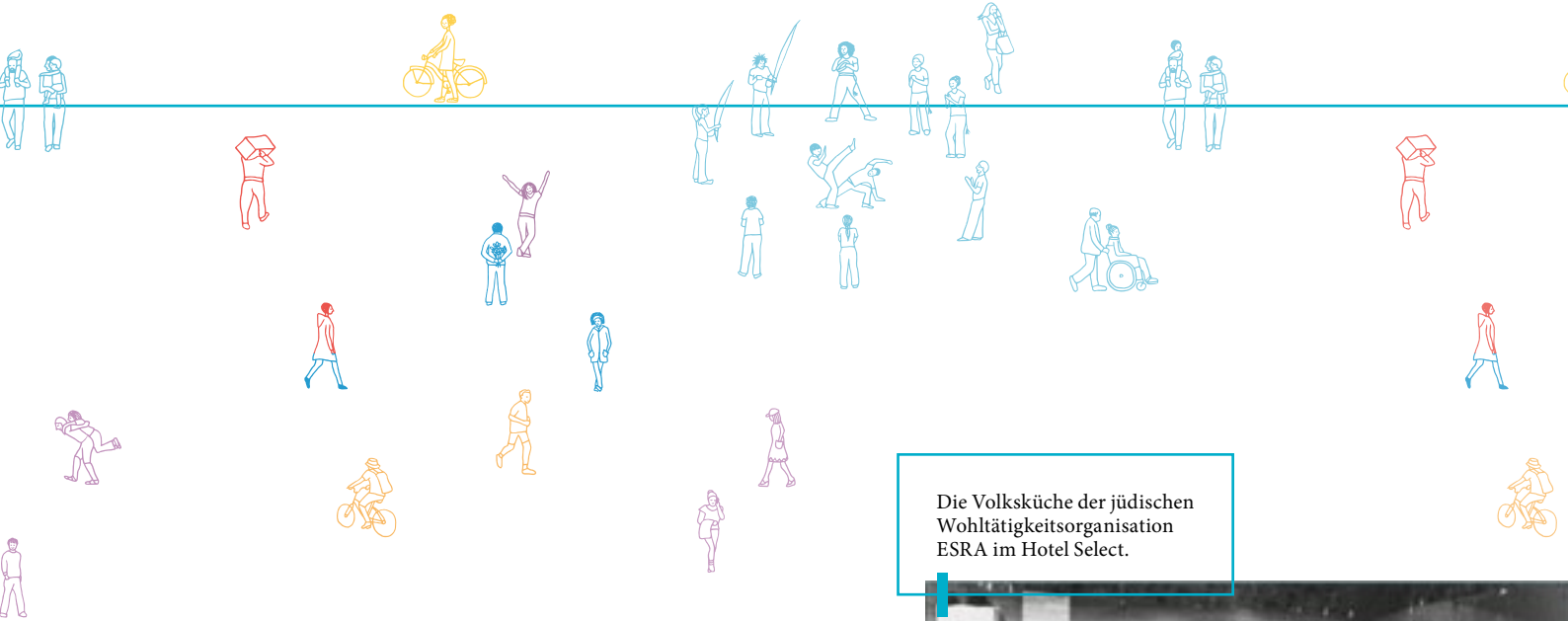
Der Hoffnung, in Luxemburg eine neue Existenz aufbauen zu können, verdankten zwei Theaterensembles, das *Theater für Kinder* und *Die Komödie*, ihr Entstehen. Das *Theater für Kinder* von Max und Jacoba Ellen brachte Wilhelm Buschs *Max und Moritz* auf die Bühne sowie *Hänsel und Gretel* und konnte dabei auf luxemburgische Mitarbeiter wie Margot Fritz, Ketty Schilling und Juliette François zurückgreifen. Die *Komödie* versuchte, unter der Leitung von Walter Eberhard und Paul Walter Jacob die Luxemburger für professionelles Theater, das sich von der Gastspielpraxis positiv abhob, zu begeistern. Unterstützung erhielt das Ensemble von Evy Friedrich. „Wir haben es als unsere Pflicht zu betrachten, diesen Emigranten zu helfen“, schrieb er in der *Tribüne*. „Und der Geist, der von den meisten angekündeten Werken ausgeht, ist Geist, den wir anerkennen müssen, weil er aus dem Deutschland weht, das wir lieben, auch noch heute.“⁴³

Plakat des Stadttheaters Luxemburg zu den Aufführungen von Max und Moritz durch das Theater für Kinder. Januar 1939. Privatarchiv Juliette François/Pol Greisch.



Karl Schnog: Kinnhaken. Kampfgedichte. Luxemburg: Malpaartes Verlag 1934. Einbandentwurf von Raymon Mehlen. CNL BL 006/01.

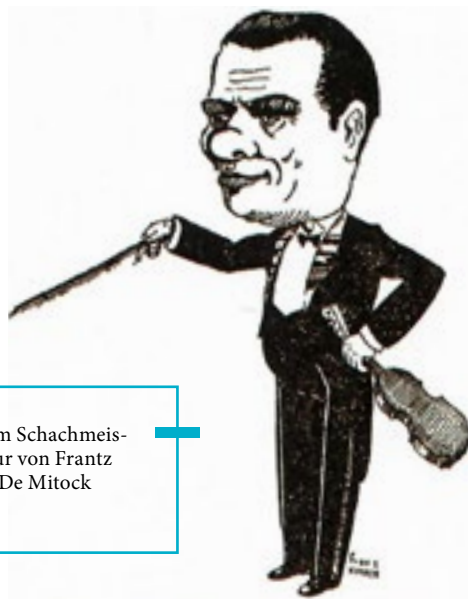




Die Volksküche der jüdischen Wohltätigkeitsorganisation ESRA im Hotel Select.



© Milton Koch, United States Holocaust Memorial Museum Washington.



Maestro Efim Schachmeister. Karikatur von Frantz Kinnen. In: De Mitock 06.01.1938.

Maestro Efim Schachmeister.

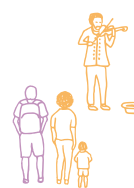
Auch im musikalischen Leben erwiesen sich die Emigranten als Gewinn. Ab 1933 war es nämlich möglich, bedeutende Musiker gegen erschwingliche Gagen nach Luxemburg zu holen. So erweiterte sich quasi automatisch das Repertoire, und Jazz und Blues hielten Einzug in den Kabarets und Variétés der Hauptstadt. Im *Alfa* etwa spielte der aus Kyiv stammende Orchesterchef Efim Schachmeister mit seiner zwölköpfigen Band, während in August Schulzens *Stuff* das Trio Buby Reinsch, Erich Wittmann und Theo Makowsky gastierte. Im *Walsheim* trat die Diseuse und Sängerin Olga Irén Fröhlich auf, im *Pôle Nord* die Sängerin Claire Feldern.

Auch der aus Aachen stammende Kapellmeister Kurt Heumann versuchte ab 1933, in der Musikszene ein Auskommen zu finden. Er war 2. Kapellmeister im Stadttheater, spielte auf Kirmesbällen, kassierte Lizenzgebühren für eine Verwertungsgesellschaft, leitete Chöre und versuchte trotz seiner prekären Situation größere musikalische Ereignisse zu organisieren, etwa einen Beethoven-Abend mit dem Lehrergesangverein im *Ancre d'or*.

Einige der Zugewanderten suchten die Zusammenarbeit mit Luxemburgern. So komponierte der österreichische Komponist Bruno Granichstädten die Operette *Sonili*, zu der Josy Imdahl die Übersetzung ins Luxemburgische lieferte. Der Titel verweist auf Hary Haagens Tochter Sonja, die die Hauptrolle spielte. Im März 1935 führte *Die Komödie* Nik Welters Theaterstück *Schwestern* mit beachtlichem Erfolg im Stadttheater auf.

Zunahme des Antisemitismus

Dennoch war es für die Emigranten nicht einfach. Von Geldsorgen geplagt, mit befristeten Aufenthaltsgenehmigungen, unter der permanenten Kontrolle der Fremdenpolizei und der Aufforderung weiterzuziehen, machten sie die Erfahrung, höchstens geduldet, kaum aber akzeptiert zu sein. Außerdem verschlechterte sich ihre Lage im Lauf



Die Aufführenden der Operette Sonili von Bruno Granichstädten durch das Lëtzebuurger Vollekstheater. 15.12.1939. 7. von links: Bruno Granichstädten. CNL L-68.

der 1930er Jahre durch die zunehmende Ausländerfeindlichkeit. „Auch hier macht sich jetzt der Antisemitismus in der vulgärsten Form breit, weil die lieben Luxemburger – gelähmt vom Basiliskens Blick der faschistischen Schlange – sich schon innerlich gleichzuschalten beginnen“⁴, schrieb Karl Schnog 1937 an den deutschen sozialdemokratischen Politiker Wilhelm Sollmann, der ebenfalls nach Luxemburg geflohen war, es aber im Gegensatz zu Schnog geschafft hatte, in die USA zu emigrieren.

Und als Kurt Heumann 1935 eine Aufführung der Matthäus-Passion organisierte, schlug ihm blanker Antisemitismus aus dem *Luxemburger Wort* entgegen. Er wurde als „fernöstlicher Musikpraktikant [...] mit Adlernase“ beschimpft, der „mit seiner Rasse eigentümlichen Geschäftsbehrlichkeit“ ungeniert hier aufträte.⁵

Die 1940er Jahre

Als Luxemburg am 10. Mai 1940 von Nazideutschland besetzt wurde, saßen die jüdischen Emigranten in der Falle. Wer im Zuge der anschließenden Evakuierungsmaßnahmen den Sprung ins Ausland nicht schaffte, dem stand eine unerträgliche Leidenszeit bevor. Schon am 25. Mai 1940 wurde Schnog festgenommen und aufgrund des „Gesetzes gegen heimtückische Angriffe auf Staat und Partei

und zum Schutz der Parteiuniformen“ zu Schutzhaft verurteilt und in die Konzentrationslager Dachau, Sachsenhausen und Buchenwald eingewiesen. Um über die Runden zu kommen, übernahm seine Frau Lucie Küchen- und Putzarbeiten und häkelte Filethandschuhe. Die Tochter Hannah wurde – wie alle jüdischen Kinder – vom Unterricht ausgeschlossen.

Luxemburg rechtzeitig zu verlassen war auch dem Kapellmeister Kurt Heumann und seiner Familie nicht gelungen. Zusammen mit dem 4-jährigen Sohn Johann Sebastian und der zwei Wochen alten Tochter Leonore waren sie gezwungen, im besetzten Luxemburg zu bleiben. 1941 wurde Heumann für einen Monat auf die Baustelle der Reichsautobahn bei Wittlich zwangsverpflichtet, eine unzumutbare Arbeit für die Hände eines Musikers. 1942 kam er ins KZ Mauthausen, wo er am 7. August 1942 ums Leben kam, angeblich auf der Flucht erschossen. Seine Frau blieb mittellos in Luxemburg zurück und verdiente ihren Lebensunterhalt mit Klavierstunden.

Langfristiges Ziel der Nazis war ein „judenreines“ Luxemburg. Demnach wurden 1942 die in Luxemburg verbliebenen Juden aus dem Stadtbild entfernt und ins Kloster Fünfbrunnen gebracht, wo sie in dem sogenannten „Jüdischen Altersheim“ unter desolaten Bedingungen lebten, bevor sie in die Vernichtungslager im Osten kamen. Den Weg

über Fünfbrunnen ging auch die Trierer Schriftstellerin Gertrud Schloss, die als bekennende Lesbierin und militante Pazifistin 1939 in Luxemburg Zuflucht gefunden hatte. Am 16. Oktober 1941 wurde sie nach Litzmannstadt/Lodz deportiert und kurze Zeit später im Vernichtungslager Chelmo/Kulmhof ermordet.

Kultureller Kreativitätsschub in den 1930er Jahren

Wenn so ab 1940 jegliches Kulturleben unter jüdischer Beteiligung zunichte gemacht wurde, so bleibt dennoch unbestritten, dass in den 1930er Jahren das Wirken der jüdischen Künstler im kulturellen Leben Luxemburgs eine ungeahnte Bereicherung darstellte. Es bedeutete nicht nur Öffnung zum Ausland, sondern stellte auch einen maßgeblichen kulturellen Kreativitätsschub dar. ■■■■

Germaine Goetzinger

ist Gründungsdirektorin des Centre national de littérature.

Anmerkungen

1 IMBUSCH, Heinrich: Unsere Luxemburger Heimat. Archiv für soziale Bewegungen. Bochum, Nachlass H. Imbusch, Nr.25/369.

2 Cf. HOFFMANN, Serge: Exil in einem sehr kleinen Land. Luxemburg in den 30er und 40er Jahren. In: Galerie 10 (1992) 2, S. 204-215; GOETZINGER, Germaine, MANNES, Gast, MARSON, Pierre: Exilland Luxemburg. Mersch: 2007.

3 Die Tribüne 18.05.1935.

4 Brief an Wilhelm Sollmann 28.03.1937. Historisches Archiv Köln.

5 Luxemburger Wort, 25.03.1935.



Stolperstein am Wohnort von Gertrud Schloss in Trier.

Das Koster Fünfbrunnen bei Ulftingen.

Text: Philippe Beck

Begegnungen ermöglichen

Besuch beim *Service Intégration et besoins spécifiques* der Stadt Luxemburg

Luxemburg. Gastland, Gaststadt

Zumindest in Luxemburg wird die Zahl kaum jemanden überraschen: Die Bevölkerung der Hauptstadt besteht zu mehr als zwei Dritteln aus Nicht-Luxemburgern. Ende 2021 waren es genau 70,59 % der 128.514 Einwohner. Hierbei gibt es von Stadtviertel zu Stadtviertel durchaus Unterschiede. Im Bahnhofsviertel lag der Anteil Ende 2020 bei 83,98 %, in Cents bei 48,99 %.

Arbeit also für das Team des städtischen „Service Intégration et besoins spécifiques“ (IBS). Eine Dienststelle die u. a. als Mission hat, den Zusammenhalt zwischen Menschen verschiedener Herkunft und Kulturen zu fördern. Dies bedeutet: Menschen empfangen, einführen, beraten. Und es bedeutet, Integrationsprojekten einen besonderen Stellenwert beizumessen.

Dabei gilt es zu bedenken, dass es nicht den einen Migranten-Typus gibt. Unterscheiden kann man zwischen zwei Typen: Einerseits die sogenannten „Expats“ – hoch qualifiziert und im Englischen zuhause – sind sie für Unternehmen und europäische Institutionen besonders interessant. Meist ist Luxemburg lediglich eine Etappe in der Lebensplanung. Nicht selten bleiben diese Menschen dann weit länger als geplant. Networking wird betrieben, Kultur wird konsumiert, soziale Kontakte entstehen über das vorwiegend internationale Arbeitsumfeld.

Hauptsächlich aus südeuropäischen und afrikanischen Ländern gibt es wiederum jene Zuwanderer, die in puncto Leben und Arbeit bei sozialen Dienststellen Unterstützung suchen. Kinder gehen zumeist in öffentliche Bildungseinrichtungen. Diese bieten einen guten Rahmen für eine früh-

zeitige Integration, denn Alter und Sprachvermögen spielen eine zentrale Rolle.

Seit Jahrzehnten im Land leben und nur die Muttersprache sprechen? Obwohl umfangreiche Sprachkenntnisse für eine volle Integration wesentlich sind – bestimmte Arbeitsplätze sind z. B. daran geknüpft – geht es auch ohne. Für Integration gibt es keine Garantie. Aber über welche Maßnahmen versucht Luxemburg-Stadt Integration zu fördern?

Aktionsplan und Zusammenarbeit

In enger Zusammenarbeit mit der beratenden kommunalen Integrationskommission (CCCI), den im interkulturellen Bereich tätigen Vereinen, sowie den anderen Diensten der Stadt Luxemburg bemüht die IBS-Dienststelle sich, die bestehenden Anforderungen im Zusammenhang mit der Vielfalt der Kulturen im Stadtgebiet zu erfassen und über einen entsprechenden Aktionsplan von Jahr zu Jahr konsequent weiterzuentwickeln.

Viele Maßnahmen wurden bereits umgesetzt oder befinden sich in der Ausführung. Um den Austausch zwischen den Bürgern zu fördern und Kommunikationsbarrieren zu überwinden, werden z. B. von der Stadt organisierte Bürger- und Informationsveranstaltungen systematisch in mehrere Sprachen übersetzt.

Zudem werden zahlreiche Gruppen und Vereine in die von der Stadt ausgerichteten Feierlichkeiten wie den Nationalfeiertag oder den Weihnachtsmarkt eingebunden. Ein jährliches Treffen mit den Verbänden ermöglicht es Vertretern verschiedener kommunaler Dienste und Kommissionen, sich zu begegnen, Anliegen der Verbände kennenzulernen und angemessene Antworten zu finden.



© Ricardo Silva, Nelson Coelho (OPTINLU)

Rencontres sans frontières: es sei denn, die Grenzen des Fußballfeldes... Neben der Kultur ist Sport ein zentraler Integrationsbeschleuniger, wie hier zu sehen auf den jährlichen „Rencontres sans frontières“.

In Zusammenarbeit mit dem *Comité de liaison des associations d'étrangers* (CLAE) und anderen Vereinigungen werden die jährlichen „Rencontres sans Frontières“ organisiert: ein Erlebnistag für alle. Im Bereich Sport finden zumeist ein Fußballturnier für Erwachsene und Kinder sowie weitere Aktivitäten wie Beachvolleyball und Mountainbike statt. Für zusätzliche Animation sorgen Musik, Tänze und Essensstände der teilnehmenden Gemeinschaften. Generell gilt nämlich: Die wenigsten Menschen emigrieren ohne Hobbys oder anderweitige Interessen. Kultur und Sport sind Integrationsbeschleuniger.

Daneben unterstützt der *Service Intégration et besoins spécifiques* eine Vielzahl von partnerschaftlichen interkulturellen Projekten. Beispiele? „Cooltur“ organisiert sogenannte „Rencontres d'intégration“ wie z. B. Museumsbesichtigungen, mit anschließender Animation zum Thema Integration. „Digital Inclusion“ fördert den Zugang zu und den Umgang mit digitalen Medien. „Touchpoints“ unterstützt Unternehmertum durch Beratung und Hilfe. Weitere Beispiele sind „Passerell“ und „Reech eng Hand“.

Luxemburgisch und lokal

Auf immer größeres Interesse stoßen die Luxemburgisch-Kurse der IBS-Dienststelle. Pro Jahr

nehmen 700 bis 800 Personen an 29 Semester- und Jahreskursen teil. Nach pandemiebedingter Zwangspause finden inzwischen übrigens auch wieder die für die Kurse typischen Besichtigungen statt. Es kommen Menschen aller Nationalitäten, Altersklassen und mit den verschiedensten Beweggründen. Man begegnet dem Juristen, der sich den Weg in die luxemburgische Anwaltskammer ebnet. Ebenso findet man den Großvater, der die Geheimsprache seiner Enkel erlernen will. Natürlich liegt vielen der Gedanke nicht fern, auch die luxemburgische Staatsbürgerschaft anzustreben.

Wie zu Beginn angedeutet, spielen die Stadtviertel eine wichtige Rolle. Zusammen mit der Integrationskommission ist ein größeres Projekt in Arbeit, das sich dieser Thematik annimmt. Während die öffentliche Schule die Integration beschleunigt, entscheiden sich viele Eltern für internationale Schulen, auch weil sie mit Wiederabreise nach ein paar Jahren rechnen. Dort aber fallen die Ferienwochen oft anders und es gibt andere außerschulische Aktivitäten. Wie können Luxemburger und Nicht-Luxemburger sich begegnen? Ziel des Projektes ist es, in die Viertel zu gehen und unter Einbeziehung lokaler Vereine Momente der Begegnung zu schaffen, Nachbarschaftsfeste auszurichten und zugleich einen Treffpunkt für ansässige Vereine zu bieten.

Einmal im Jahr steht der interkulturelle Austausch im Mittelpunkt des MusiqCITE-Festes im städtischen Musikonservatorium.



© Ricardo Silva, Nelson Coelho (OPTINLU)

Nicht unerwähnt sollte die Mobilisierungs- und Sensibilisierungsarbeit der IBS-Dienststelle bleiben. Im Vorfeld der Gemeindewahlen werden Nicht-Luxemburger auf dem Stadtgebiet mobilisiert, sich in die Wahllisten einzuschreiben. Ein anderer Schlüsseltermin ist das Fest „MusiqCITE“. Während eines musikalischen und geselligen Abends im Musikkonservatorium der Stadt geht es um interkulturelle, musikalische und zivilgesellschaftliche Begegnungen.

Luxemburger sein und trotzdem eigene Wurzeln behalten. Dies macht den kulturellen Reichtum Luxemburgs aus. Für die Stadt Luxemburg und alle Einwohnerinnen und Einwohner, denen sie am Herzen liegt, spiegelt sich in der Arbeit der IBS-Dienststelle das Ideal einer Stadt, in der jeder seinen Platz finden kann. Der Ansatz ist klar: Integration passiert nicht im luftleeren Raum. Menschen sind dort abzuholen, wo sie sind: in Schulen, in Vereinen, in Vierteln, mit ihren Interessen, ihren Hoffnungen, ihren Träumen.

Menschen mit spezifischen Bedürfnissen

Zweites großes Aktionsfeld der IBS-Dienststelle ist die Einbeziehung von Menschen mit besonderen Bedürfnissen ins städtische Leben. Die Philosophie besteht darin, die Stadt für jeden Einwohner

so angenehm und zugänglich wie möglich zu gestalten. Für eine ältere Dame im Rollstuhl genauso wie für eine junge Mutter mit Kinderwagen. Um die unterschiedlichen Bedürfnisse besser berücksichtigen zu können und Betroffenen eine Stimme zu geben, gibt es seit 2012 einen Mitbestimmungsausschuss.

Die IBS-Dienststelle geht auf individuelle Bedürfnisse ein, allem voran auf die blinder und sehbehinderter Menschen. Die Stadt kann z. B. helfen, wenn sie umziehen oder den Arbeitsplatz wechseln. Auch kann sie mithilfe des technischen Dienstes dafür sorgen, dass Straßenüberquerungen auf dem Weg zur Arbeit mit „Drückern“ ausgestattet werden, wo noch keine installiert sind. Jede Kreuzung, die heutzutage saniert wird, wird übrigens nach einem entsprechend vorgesehenen Schema angelegt.

Es gibt hingegen auch weniger sichtbare Bedürfnisse, mit denen viele Menschen im Alltag zu kämpfen haben. Oft handelt es sich um seltene Krankheiten. Beispielsweise sind Menschen mit Parkinson häufig von Gleichgewichtsproblemen betroffen. Auch hier ist der Kontakt zwischen den Menschen wichtig. Wenn man einer Person mit besonderen Bedürfnissen gegenübersteht, erlebt man sie und ihre Einschränkungen anders. Einmal

Beim jährlichen Sensibilisierungstag in der Stadt stehen Menschen mit spezifischen Bedürfnissen im Mittelpunkt.



© Ricardo Silva, Nelson Coelho (OPTINLU)

BEGEGNUNGEN ERMÖGLICHEN

im Jahr bietet der Sensibilisierungstag in der Stadt Raum für Begegnung und Verständnis. In diesem Sinne beteiligt sich das IBS-Team auch an der jährlichen Mobilitätswoche und versucht dabei, Solidarität und Respekt im Verkehr zu fördern.

Zudem vereinfacht die IBS-Dienststelle konkret Teilhabe und Zugang. Beispiel: der Nationalfeiertag. Massen strömen in die Stadt. Für ältere Menschen, Menschen mit Gehbehinderungen oder schwangere Frauen ist das kein einfaches Pflaster. Für sie wird auf dem Knuedler ein spezieller Bereich eingerichtet. Bei anderen Ereignissen wie den großen Open Air-Konzerten in der Stadt besteht das gleiche Angebot.

In einer sich entwickelnden Stadt und historischen Altstadt – über die Sprachgrenzen hinweg – allen Bedürfnissen gerecht zu werden: Das ist die Herausforderung, der sich die IBS-Dienststelle täglich stellt. Für seine „herausragenden Bemühungen, barrierefrei und für alle Menschen mit Behinderungen zugänglich zu werden“, wurde er 2022 mit dem European Union Access City Award ausgezeichnet.

Philippe Beck

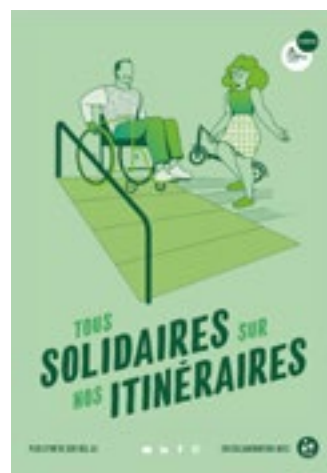
ist als Berater im Bereich Öffentlichkeitsarbeit tätig und beschäftigt sich nicht nur im Rahmen seiner beruflichen Projekte leidenschaftlich mit aktuellen Themen des Zeitgeschehens.

Zur Dienststelle

Die Gründung geht auf das Jahr 2008 zurück, als in Luxemburg-Stadt zum ersten Mal eine Referenzperson für spezifische Bedürfnisse und Integration ernannt wurde. Es war ein Zeichen des politischen Willens, betroffenen Personen sowie neuankommenden Personen aus anderen Kulturen zuzuhören, ihnen den Alltag zu erleichtern und sie konkret in die Suche nach Lösungsansätzen miteinzubeziehen. Die Dienststelle in ihrer heutigen Form wurde 2012 ins Leben gerufen und das Team erweitert. Auch bereits zuvor spielten diese Thematiken natürlich eine Rolle, doch durch diese strukturellen Schritte konnte ihnen fortan weit systematischer begegnet werden.

Kontakt:

Service Intégration et Besoins spécifiques
Hôtel de Ville, 13, rue Notre-Dame L-2240 Luxembourg
integratioun@vdl.lu
T: 4796-4150



Anlässlich der Mobilitätswoche fördert der IBS-Dienst Respekt und Verständnis im Verkehr für Menschen mit spezifischen Bedürfnissen.



Text: Simone Beck

Eine Zukunft in Luxemburg

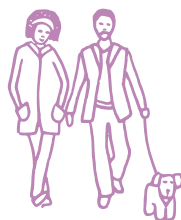
Vor etwa zehn Jahren veröffentlichte die dänische Schriftstellerin Janne Teller ein Buch, das optisch aussah wie ein Pass der Europäischen Union. „Krieg: Stell dir vor, er wäre hier“ erzählt die Geschichte eines 14-jährigen Jungen, der vor dem Krieg in Europa nach Syrien flieht. Mit seiner Familie strandet er in einem ägyptischen Lager. Er kann kein Arabisch – weder sprechen noch lesen –, hat keine Aufenthaltserlaubnis, darf nicht zur Schule, bekommt keine Arbeit. Dieses kleine Buch trägt mehr zur Migrationsdebatte bei als manches umfangreiche Werk. Es zeigt eindringlich, was Menschen fühlen, die alles zurücklassen müssen, um in einem Land, von dem sie nichts wissen und das oft von ihnen nichts wissen will, ein neues Leben anzufangen. Deshalb ist es umso wichtiger, dass es in den verschiedenen Ländern, die diese Menschen aufnehmen, eine Zivilgesellschaft gibt, die ihnen hilft.

In Luxemburg leisten staatliche und kommunale Instanzen, wie auch große Organisationen wie das Rote Kreuz, die Caritas oder die ASTI vorbildliche Arbeit. An dieser Stelle sollen – stellvertretend für zahlreiche andere – mit *Chiche*, *Mir wollen iech ons Heemecht weisen* und *Eng Zukunft zu Lëtzebuerg* drei Initiativen der Zivilgesellschaft vorgestellt werden. Jede von ihnen hilft auf ihre ganz eigene Art den Menschen, die ihre Heimat verlassen mussten und hoffen, sich in Luxemburg ein neues Leben aufbauen zu können. Die Hürden sind in der Tat beträchtlich: Formulare, Papiere,

Wohnung, Familienzusammenführung, Essensgewohnheiten, Schule, Sprache, Arbeit ... Und dies alles in einem komplett fremden Umfeld, in dem Sprache, Schrift, Umgangsformen und Gebräuche so anders sind.

Chiche

Marianne Donven leitet die Gesellschaft *Chiche*, die drei Restaurants betreibt: in Limpertsberg, Leudelange und Esch. Ihre etwa 40 Angestellten kommen aus 15 Ländern, vorrangig aus Syrien,





© Chiche



Afghanistan, dem Irak und Eritrea. Die Verständigung erfolgt auf Englisch, Französisch oder Arabisch. Die Menschen, die für *Chiche* arbeiten, werden nicht wegen ihrer fachlichen Kompetenz eingestellt, sondern nach Kriterien der Menschlichkeit und der Empathie. Wer ist am verwundbarsten? Wer braucht am schnellsten einen Arbeitsvertrag? Dieser Arbeitsvertrag ist der Schlüssel zu Regularisierung ihrer Situation. Auch wird großen Wert darauf gelegt, die Mitarbeiter so schnell wie möglich aus den Foyers zu nehmen und sie in Wohnungen unterzubringen, wo sie sich besser ausruhen und entfalten können. Das große Restaurant in Limpertsberg ist das „Mutterhaus“: Dort wird auch für das Lokal in Esch produziert, dessen Küche kleiner ist. In Leudelange hat *Chiche* vor kurzem ein Restaurant mit japanischen Spezialitäten eröffnet. Natürlich ist auch die Pandemie an *Chiche* nicht spurlos vorbeigegangen. Vor dem ersten Lockdown suchten rund 2.000 Gäste pro Woche die verschiedenen Lokale auf – diese Zahl ist nun drastisch gesunken. Ein wenig verbessert werden konnte die Situation durch das Angebot von Take-away-Gerichten.

Marianne Donven ist aber nicht nur verantwortlich für *Chiche*, sondern nimmt auch in ihrem privaten Haus Menschen auf, die Hilfe brauchen. So wohnen aktuell sechs junge Flüchtlinge bei ihr, fünf Afghanen und ein Sudanese. Durch Vermittlung der Initiative *Oppent Haus – Open Home* haben bereits 150 Migranten ein Zuhause gefunden. Zum Beispiel wohnt eine Familie aus Äthiopien in Diekirch bei einer älteren Dame, die so in ihrem Haus bleiben und auf die Kinder aufpassen kann. Beson-

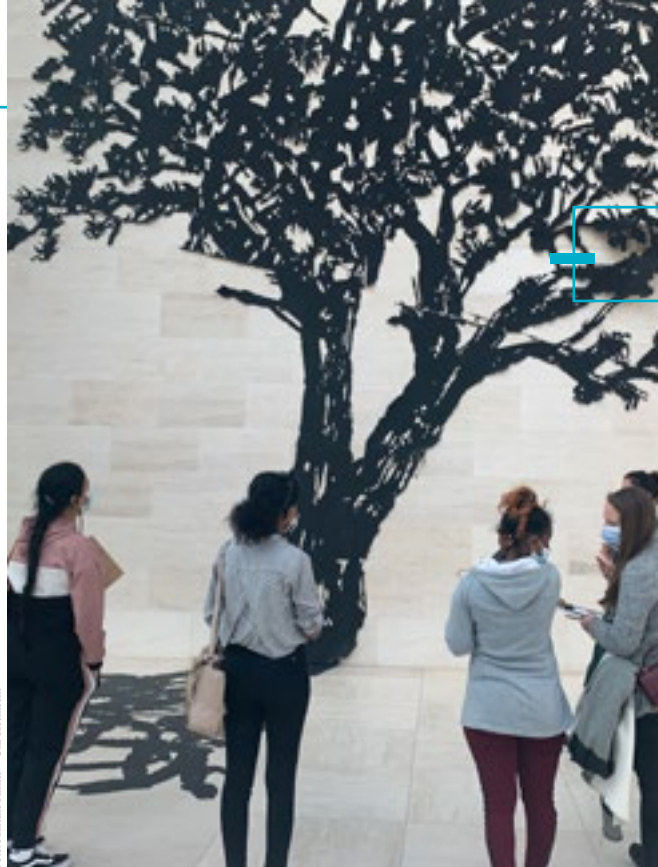


Foto: Martine Bimel © Ons Heemecht

ders am Herzen liegen Marianne Donven junge Mädchen und Frauen, die Hilfe und eine sichere Unterkunft brauchen. Es ist schon beachtlich, was Menschen, die nicht nur ein offenes Haus, sondern auch ein offenes Herz haben, leisten können. (Weitere Informationen: www.chiche.lu)

Mir wollen euch ons Heemecht weisen

Ons Heemecht möchte den Menschen, die in den Auffangstrukturen leben, die luxemburger Gesellschaft, ihre Bräuche und Kultur vorstellen, organisiert aber auch gemeinsame Feste und Aktivitäten, die einen echten Dialog ermöglichen. Besuche von Museen und Theaterveranstaltungen, gemeinsame Koch- oder Tanzabende oder das traditionelle *Fest vun der Heemecht* fördern den interkulturellen Austausch, aber auch die Sensibilisierung der Einwohner Luxemburgs für die Sorgen und Belange der Flüchtlinge. Diese Initiative wendet sich vor allem an Erwachsene, die unter den Lebensbedingungen in den Foyers leiden, während bei Kindern durch den Schulbesuch oder sportliche Aktivitäten bereits für eine gewisse Abwechslung gesorgt ist. „Besonders Menschen ohne Arbeit oder ohne gültige Impfpässe haben viel Zeit zu grübeln und leiden unter Einsamkeit und Isolation“, meint Maida Halilovic, die halbtags für *Mir wollen euch ons Heemecht weisen* arbeitet. Deshalb sei es wichtig, ihnen Lichtblicke und Ablenkung zu verschaffen. Im Moment finden die Aktivitäten der *Heemecht*, eine Vereinigung, die seit sechs Jahren besteht, vor allem in Luxemburg statt. Es wird aber alles daran gesetzt, die Veranstaltungen zu dezentralisieren

und näher bei den Foyers abzuhalten, in denen die Flüchtlinge untergebracht sind. Momentan kämen die meisten von ihnen – vor allem ältere Menschen – aus Afghanistan, während es sich bei den Flüchtlingen aus Eritrea vorrangig um junge Menschen handelt, so Maida Halilovic. Jeden Sommer stellen die Mitarbeiter der *Heemecht* ihre Aktivitäten unter ein Thema: War es 2020 das Design, so standen letztes Jahr Nachhaltigkeit und Ökologie auf dem Programm. Die Vereinigung, die vom Kulturministerium unterstützt wird, kann ihre Veranstaltungen nur mit Hilfe von freiwilligen Helfern und Spendern organisieren. (Weitere Informationen: www.onsheemecht.lu/#home)

Eng Zukunft zu Lëtzebuerg (EZZL)

Schon der Name ist Programm: Die Vereinigung die dank der finanziellen Hilfe seitens der *Oeuvre de Secours Grande-Duchesse Charlotte* rund 400 Familien betreut, setzt sich dafür ein, arabischsprachigen Flüchtlingen zu helfen. Daher schätzt sich der Vorsitzende Siggy Koenig glücklich, dass in seiner Vereinigung zwei Arabisch sprechende Mitarbeiter aus Tunesien und Algerien beschäftigt sind, die auch die syrische und irakische Varietät des Arabischen beherrschen und sich mit den Hilfesuchenden verständigen können. Es verwundert nicht, dass viele Flüchtlinge, besonders die zahlreichen Menschen, die in ihren Heimatländern Händler, Handwerker oder Tagelöhner waren und aus einem anderen Sprach- und Kulturkreis nach Luxemburg kommen, sich hier nur schwer zurechtfinden. Sie sind auf jede Hilfe angewiesen. Allerdings hat auch die arabische Kultur der Syrer und Iraker zahlreiche lokale Färbungen, sodass die Arbeit nicht immer einfach ist.

Informationen, Erklärungen und Hilfestellung beim Kontakt mit Behörden gehören genauso zum Angebot von EZZL wie personalisierte Ratschläge in Sprechstunden und via WhatsApp oder Informationen zum Leben in Luxemburg. Sogar Märchenvorlesungen für Kinder via Facebook (*Eng Zukunft zu Lëtzebuerg*) stehen auf dem Programm. Auf der Webseite von EZZL (www.ezzl.lu) beeindrucken besonders die Portraits von Menschen, die es aus Syrien oder dem Irak nach Luxemburg verschlagen hat und die erklären, wie ihre Zukunft hier aussieht. Sei es eine diplomierte Elektronikingenieurin, ein Herrenfriseur oder ein Geschäftsmann aus Syrien – sie alle haben in Luxemburg Fuß gefasst und können ihrem

Beruf in Ruhe und Sicherheit nachgehen. Besonders wichtig für die Integration in die Luxemburger Gesellschaft durch Arbeit, darin sind sie sich alle einig, ist die Beherrschung des Französischen.

EZZL hilft neuerdings auch Jugendlichen in den Sekundarschulen. Durch die Teilnahme an Besichtigungen und Kontakte zu Vereinen sind sie weniger isoliert. Bei solchen, die gute schulische Leistungen erbringen, vor allem bei Mädchen, wird die Familie ermuntert, ihr Kind weiter studieren zu lassen. Das sei allerdings nicht immer einfach, so Siggy Koenig, denn er sei manchmal mit kulturellen Unterschieden konfrontiert worden, die er in solchem Ausmaß nicht erwartet habe, besonders was die Rechte und Wahrnehmung der Frauen betrifft. Der Integrationsprozess der arabischsprachigen Flüchtlinge erweist sich nach drei Jahren Erfahrungen von EZZL als viel komplexer als erwartet. Er würde es begrüßen, wenn auch die sprachliche Situation in Luxemburg für die Flüchtlinge, die arbeiten möchten, einfacher wäre: So wäre für die ADEM das Französische unerlässlich, während vielerorts auf das Luxemburgische gepocht wird.

Marie-Anne Lorgé stellt in ihrem Beitrag (S.24) Menschen vor, die von den hier besprochenen Vereinigungen betreut werden oder für sie arbeiten. Sie zeigt, wie bereichernd ihre Gegenwart für unsere Gesellschaft ist, aber auch wie wichtig das Engagement der Luxemburger Zivilgesellschaft ist.

Simone Beck

Simone Beck ist Präsidentin der Luxemburger UNESCO-Kommission und Koordinatorin von ons stad.

ديشنال صن مكي لا

جورم لال الخ نم ALZETTE-ل رهن قفدت ي ثي ج

روخ صال لال الخ نم هقي رط SÛRE-ل رهن رفح ي ثي ج

ل-ل رهن لوط يلع (ب-نعال راجش) موركال رهزت ي ثي ج
MOSELLE

أذي بن امسل انل عنصت

هلچأ نم يذل اندلب وه اذه

يضرألا ملال اذه ي ف ي شي ل ع ف يلع ورجن

انبولق ي ف غلاب قمعب هلمحن ي ذلا، اننطو

انبولق ي ف غلاب قمعب هلمحن ي ذلا، اننطو

Die Luxemburger Nationalhymne
auf Arabisch. (Quelle: EZZL)



Texte : Marie-Anne Lorgé

Photos : Vic Fischbach

Leçons de résilience et de courage

Malgré tout, ils rêvent encore.

« Ils », c'est Raziqa, Mekdes, Noura, Albana, Mahmoud et Fwad & Rabiaa, un couple. Poussés sur les routes par la peur, la guerre, la misère. Périple long, souffrances refoulées par pudeur. J'ai donc rencontré non pas des réfugiés, des migrants, mais d'abord des femmes, des hommes. Des résistants de la vie. Qui se reconstruisent, se réinventent un sourire.

Voici donc sept prénoms et leurs histoires : des parcours humains et géographiques différents. Mais une même force. Et une même soif de sens, de sécurité aussi.



Noura : « Dans ma tradition, une femme doit rester mariée jusqu'à la mort, même battue ».

J'ai dû être forte.

Si vous croyez tout savoir sur la résilience, eh bien, vous avez tout faux. Sauf à pousser la porte du Chiche, un restaurant pas comme les autres, au Limpertsberg, piloté par Marianne Donven.

Noura m'accueille. Pull noir, jupe noire, le code vestimentaire de la serveuse. Elle se réjouit de porter une jupe longueur midi, qu'elle qualifie de... mini-jupe, car, dans sa famille traditionaliste, le vêtement doit tomber aux chevilles. Elle est libre enfin de s'habiller comme elle veut, Noura, et cette liberté, aussi de parler et d'aimer, c'est de vivre à Luxembourg qu'elle la doit.

Ressortissante algérienne, Noura est née (en 1990) dans le village de Tissemsilt. Milieu rural qu'elle a quitté pour étudier à Alger la langue arabe, sa traduction en français et anglais. Un bagage

universitaire qui n'a pu la soustraire à l'obligation d'un mariage arrangé. Avec un Algérien de 15 ans son aîné, qui déjà vivait à Luxembourg. Noura débarque donc par regroupement familial, suit un mari qui s'avère narcissique, tombe rapidement enceinte, maltraitée pour la cause, mais Taleen, sa petite fille âgée aujourd'hui d'un an et demi, « c'est finalement ma meilleure chance » dit-elle.

À trois mois de grossesse, elle réussit à quitter « la maison ». Sans papier. « J'ai dû être forte ». Tenail- lée d'abord par l'envie de retourner en Algérie, sauf que dans son pays, « il est compliqué pour une femme divorcée de travailler et, dans ma tra- dition, une femme doit rester mariée jusqu'à la mort, même battue ». À Luxembourg, Noura est de suite placée dans un foyer d'urgence, puis un autre. Elle vit encore en foyer, à Dudelange, mais de l'eau a coulé sous les ponts. Avec l'obtention d'un titre de séjour, après son accouchement, « à

condition d'avoir un travail ». Sans homologation de son diplôme, « même pas dans la communauté arabe », c'était l'impasse. Jusqu'à sa rencontre avec Marianne Donven, « ma première lumière ».

Au Chiche, où règne « une belle atmosphère », Noura se métamorphose. Ne connaît aucun problème relationnel : « En ville, tu n'as pas de difficulté à vivre comme tu veux, que tu sois arabe ou pas, musulmane ou non ». Noura apprend tout vite. S'adapte à la nourriture. Quand l'Algérie du goût lui manque, elle prend le train pour Esch-sur-Alzette, où, en certains magasins, comme « chez elle », elle peut acheter des pois chiches, du flan Nouara. En même temps, son monde, c'est sa fille, elle n'a besoin de rien d'autre.

Son horizon ? Apprendre le luxembourgeois, fût-ce pour Taleen qui le parle à la crèche... et qui ne comprend pas l'arabe. Et rester ici, où elle trouve son bonheur... loin de sa famille.

Le rêve : un garage au Luxembourg

Mahmoud, lui aussi serveur au Chiche, nourrit une ambition : ouvrir un jour un garage. Cela l'obsède, à le rendre malade, comme dans la chanson « Je suis malade » de Serge Lama, grâce à laquelle il a appris le français et qui, surtout, lui renvoie en miroir son amour pour Fatima, son amie d'enfance, restée en Syrie. Mais qu'il vient... d'épouser. Et de me montrer des photos de sa belle, d'abord cheveux lâchés, puis sur sa carte d'identité, le visage gainé par un voile noir. « Le voile », s'exclame Mahmoud, « je m'en fiche, c'est le cœur qui compte. J'aimerais tant la faire venir à Luxembourg, lui offrir son cabinet, elle suit des études de médecine, et pour l'argent nécessaire, ouvrir un garage ».

Mahmoud, qui vit dans une chambre au Limpertsberg, après avoir vécu en foyer, ne ménage pas sa peine – il est passé par le Lycée classique d'Echternach, le Lënster Lycée International School, a suivi plein de formations –, mais le chemin s'écrit encore en pointillés. Et celui qu'il a parcouru laisse encore des traces.

Mahmoud a appris le français en écoutant la chanson « Je suis malade » de Serge Lama.

Il est né à Damas, Mahmoud. C'est la guerre qui l'a contraint à quitter la Syrie en 2015, il avait 17 ans. Un aller sans retour qui l'a mené du Bénin jusqu'en Turquie, où, rejoint par deux frères, la traversée (en trio) a continué en Grèce, puis en Serbie, Hongrie et Albanie, pour finalement se terminer à Luxembourg, où habite l'un de ses oncles.

« Les trois premiers mois ont été particulièrement difficiles, surtout à cause de la langue, au point de ne même pas savoir acheter un Coca ». Après, « ça va », dit Mahmoud, « ça va doucement, comme sur un escalier, pas trop vite ». Il a beaucoup d'amis, Mahmoud, il s'est acclimatisé, il aime bien la pluie, « parce que, sans elle, tu n'as pas à manger » et trouve dans les magasins arabes des produits syriens ou turcs, dont ce fruit qu'il adore, la grenade, comme il adore le rouge, la couleur de la passion, sachant que le mot qu'il préfère, c'est « cœur ».

Qu'est ce qui lui manque, à Mahmoud ? « Renvoyer son pays un jour, un peu, lors d'une visite ».

Un silence plane. Le regard de Mahmoud se perd, puis s'illumine : « Mon pays, c'est le Luxembourg ; j'apprends le luxembourgeois pour avoir la nationalité, c'est ma priorité ». Pour un avenir bâti autour de Fatima et... d'un savoir-faire de mécanicien.



Une volontaire lumineuse

Arrive Albana, une volontaire lumineuse, qui aide en cuisine et qui court partout, habituée à se battre toute seule, habitée par un credo : « Donne-moi ma chance, please ! ». Et cette chance a un nom, c'est Marianne Donven, « c'est ma queen », dit Albana.

La trajectoire d'Albana, née en 1980, à 15 km de Tirana, est celle de la grande pauvreté. Il y a 5 ans, elle quitte l'Albanie – où les femmes n'ont pas de travail, confinées à la maison – afin d'offrir « un meilleur avenir à ses trois enfants, une meilleure chance d'aller à l'école ». C'est du reste le professeur de sa fille qui lui conseille de partir. Et l'exil commence, en direction de la Grèce et de l'Italie, où elle a de la famille, puis en Allemagne et en France, où elle demande asile, pour finalement, via Google, « tomber sur un pays réputé très démocratique, qui respecte les droits humains », à savoir : le Luxembourg. Là, c'est le yo-yo administratif et les foyers pendant près de deux ans. Aujourd'hui, chaque jour est rythmé par un aller-retour entre le Chiche et Grevenmacher où elle habite, soit un trajet de 3 heures en bus et tram : « c'est loin, mais c'est beau ».

Albana est fatiguée, mais répète « I do it », contournant ainsi son français approximatif. Et souvent, elle pleure. « Mes amis me manquent, et

toute ma famille, je suis terriblement triste d'avoir quitté ma mère, je la contacte tous les jours ».

Son rêve ? Avoir « assez d'argent pour acheter une petite maison, avec un petit jardin ». En attendant, elle s'adapte et... raffole de chocolat.

Se battre pour aller à l'école

« On ne quitte pas volontiers son pays, on est toujours forcé » : Raziqa, 26 ans, née près de Kaboul, détache ses mots en anglais. Je la rencontre à la Banannefabrik, siège de « Mir wëllen lech ons Heemecht weisen », association qui organise des activités culturelles et sociales stimulant le dialogue interculturel au Luxembourg, en compagnie de Maida Halilovic, chargée de projets.

C'est en 2018, alors qu'elle étudiait à l'Université – cursus « d'éducatrice pour école primaire » – que Raziqa fuit l'Afghanistan. D'abord toute seule. Puis en déplacements groupés – en Turquie, Iran, Grèce, Europe –, « en évitant la police qui tire sur les personnes en train de fuir ». Un cauchemar d'environ 13 mois.

Le Luxembourg ? Elle ignorait que ce pays existait. C'est pendant son périple, « ayant écho que de grands pays renvoyaient les gens chez eux », qu'elle et ses « compagnons d'infortune » se sont concentrés sur le Grand-Duché. Sauf que Raziqa,



Albana, habituée à se battre toute seule, rêve d'offrir à ses enfants un meilleur avenir.



Raziqa fait partie des Hazara, minorité marginalisée en Afghanistan, menacée par les Taliban.

passée du Centre de premier accueil de Strassen à un foyer de Differdange où elle loge depuis 2019, n'a toujours pas de statut, déjà refusé une fois. Ce qui « complique son intégration dans sa nouvelle société ». Si, sortant très peu, elle ne s'expose à aucun type de discrimination, par contre, sa grande frustration, c'est la longueur de la procédure.

Or, le rêve de Raziqa est simple, « mener une vie normale et... travailler pour le pays, ici, à Luxembourg ».

Sur les mets ou odeurs qui évoquent son passé, elle refuse de s'attarder. Certes, « c'est un manque, mais c'est un rien par rapport à la sécurité, à la liberté, à l'absence de bombes, au risque d'être tué ». Ce qui inlassablement la tourmente, c'est la situation afghane actuelle, les enfants restés là-bas, les femmes privées d'éducation, obligatoirement escortées par un homme pour toute sortie hors de leur domicile. En fait, Raziqa fait partie des Hazara, minorité historiquement marginalisée en Afghanistan, menacée par les Taliban. Et à sa façon, Raziqa est une guerrière, elle est de cette génération qui se bat pour le droit à l'enseignement, comme sa famille, pourtant plutôt conservatrice, l'a fait pour elle.

Elle est désarmante, Raziqa, avec sa tête pleine de douleurs, perfusée par de la musique orientale.



En tout cas, aucun doute sur sa couleur préférée, le blanc, raccord... avec la colombe de la paix. Pas de doute non plus sur son mot privilégié : « Peace » !

Il n'y a pas d'internet en Erythrée...

Et puis, il y a l'attachante, la coquette Mekdes, fondue de mode, surtout du Zurya, une tenue cérémoniale. Mekdes a « un grand respect pour sa culture », la preuve aussi par le café traditionnel que, dans sa chambre d'étudiante eschoise, elle prépare chaque week-end pour sa mère et son amoureux – un Erythréen médiateur-traducteur, déjà à Luxembourg depuis 5 ans –, souvent accompagné d'une crêpe où se mélangent sorgho, quinoa, barley et teff, des céréales qu'elle ne trouve... qu'au food truck éthiopien.

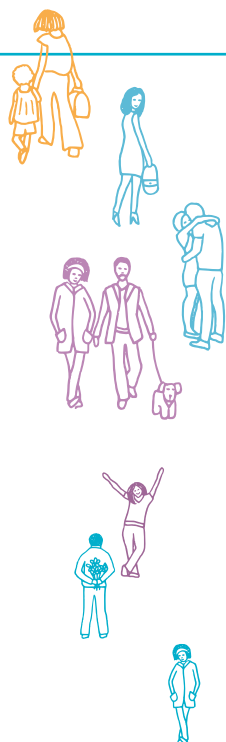
Mekdes, 21 ans depuis avril 2022 – et fière de sa proche majorité – a quitté son pays natal, l'Erythrée – considérée comme une des dictatures les plus brutales du monde – à l'âge de 8 ans pour vivre en Éthiopie avec son père, remarié. Une période « pas facile », rejetée par sa marâtre et sans nouvelle de sa mère, qui « travaillait pour le service militaire » (sic), partie au Soudan, pour, au bout d'un « périple atroce », via la Grèce et sans argent, atterrir au Grand-Duché où « elle a activé le processus de rassemblement familial ». Mekdes débarque à Luxembourg fin 2019.

D'abord, elle a froid. « À ce point froid que je ne pensais pas pouvoir rester. Mais on s'habitue. Si on le veut, on peut s'habituer à tout ».

Et voilà Mekdes, orthodoxe mais « trop occupée pour se soucier de ça », qui suit une formation d'aide-soignante. Et qui rêve... de se marier, « de fonder une famille, de devenir infirmière et surtout, de rester ici, à Luxembourg : je me sens bien, je suis libre, il y a la sécurité, je peux parler de ce que je veux, j'ai accès à tout ».

Il n'empêche. Tous les jours, Mekdes pense à son pays, à sa grand-mère qui l'a élevée, qui vit seule,

Mekdes : « On quitte son pays à cause des Droits de l'Homme. C'est le seul moyen de vivre ensemble ».



sans aide, en Érythrée : « elle est dans ma tête tout le temps, j'aimerais la faire venir, mais je n'ai aucun contact, il n'y a pas Internet en Érythrée ».

Le mot choisi par Mekdes est long comme une charte : « Droits de l'Homme ». « Ça explique beaucoup de choses. On quitte son pays à cause de ça. C'est le seul moyen de vivre ensemble ».

Décrocher un travail digne

Enfin, dans les locaux de l'asbl *Eng Zukunft zu Lëtzebuerg*, à Strassen, je rencontre Rabiaa, au français impeccable, et Fwad, tous deux originaires de la périphérie de Damas, flanqués de leurs enfants, deux délicieuses petites filles, fruits de l'exil : Jana née en Grèce, Lamar à Luxembourg.

Avocat abîmé « dans une Syrie où il n'y a plus de justice », Fwad programme sa fuite en 2015... après mariage – c'est qu'alors Rabiaa, dont le père a été tué, est mineure (15 ans). Le voyage, qui devait initialement les mener en Allemagne (Fwad y a de la famille), va durer deux ans. Le Liban, la Turquie – « à vendre des fleurs dans des conditions effroyables » –, la Grèce, où ils restent bloqués 1 an, où, surtout, des organisations viennent leur

parler de plusieurs pays d'accueil, dont le Luxembourg, « présenté comme une carte postale, mais c'est tout faux ».

Le 12 janvier 2017, la date est amère, froide, pluvieuse. Le premier foyer à Mersch « est horrible », puis il y a Ettelbruck. Le transfert à Luxembourg-ville, dans un foyer près de la gare, a lieu quand Rabiaa, l'étudiante enceinte qui apprend le français, accouche.

Et la vie s'écoule, entre deux frustrations. L'une est linguistique – « le verbe être et avoir, ça ne marche pas en langue arabe, or l'apprentissage est adapté à un public occidental, qui maîtrise l'alphabet latin, il faudrait une autre méthode » –, la seconde est liée au travail : certes, « les poubelles, c'est un travail, mais on nie nos compétences », alors, sans demander la lune, « décrocher un travail digne ».

Si Fwad « doit faire le deuil de ses études », Rabiaa rêve... de devenir médecin. Fièvre de son mari, « un homme syrien qui s'occupe de la maison pour laisser sa femme étudier ». Et Fwad, fier de l'évolution de Rabiaa. Qui, dans sa classe, « est la seule voilée. Et la seule arabe ». Mais, « ça va », dit-elle, « ici, il y a du respect pour la religion ».

Le manque est criant au niveau de la vie sociale, totalement différente au Luxembourg. Et de la cuisine. On ne mange que des plats syriens, dont un pain à l'allure de galette souple à base de purée de pois chiches et de tahini, et le falafel, plat traditionnel végétal cuisiné « comme une œuvre d'art » chaque vendredi.

Et donc, la vie s'écoule. Fwad écoute de la musique orientale – Oum Kalsoum, bien sûr, sans toutefois boudier... Dalida ou Demis Roussos. Rabiaa préfère le rap. Elle pense en bleu, lui en noir. Tous deux ont le même mot fétiche : liberté – mais Rabiaa en hérite un second : père. Revenir en Syrie, un rêve ? « Je ne peux plus revoir la même Syrie, les gens sont changés, ils sont morts ». Quant à rester à Luxembourg ? Peut-être... ■■■

Marie-Anne Lorgé

Née à Pétange (en 1955), historienne (UCL), journaliste culturelle (pilote pendant 25 ans du cahier culture de l'hebdo « Le Jeudi »), critique d'art (membre de l'AICA), aujourd'hui, indépendante au service des arts et des artistes via un blog (marie-anne-lorge.com).

Rabiaa et Fwad : « On nie nos compétences », alors, sans demander la lune, « décrocher un travail digne ».

Texte : Salomé Jeko

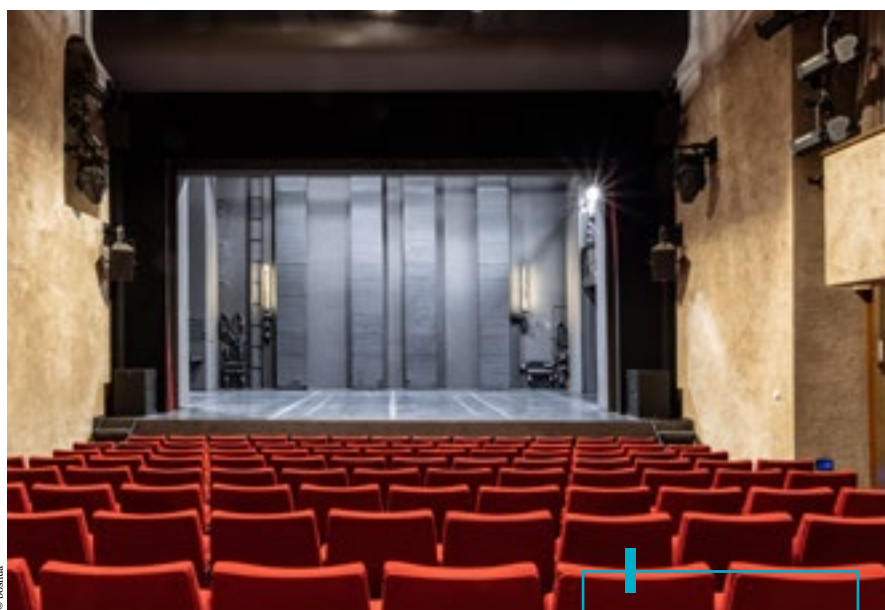
Les Théâtres de la Ville : lieu d'accueil et d'échanges

En proposant de multiples rendez-vous au public au cours de sa saison et en plus des représentations, en prenant sous son aile les artistes émergents et en favorisant la création contemporaine au niveau national et international, les Théâtres se positionnent toujours plus comme un lieu d'accueil et d'échanges ouvert à tous.

Nouvelle identité visuelle, nouveau site Internet... L'an passé, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, à savoir le Grand Théâtre et le Théâtre des Capucins, ont entrepris de renouveler leur image pour mieux communiquer leur philosophie globale. Objectifs ? Refléter leurs engagements multiples sur le plan national et international à travers une programmation pluridisciplinaire, mais aussi leur rôle de maison de création, de lieux de rencontres, d'échanges et de formation. Et pour cause, loin de cet aspect élitiste trop souvent accolé à ce type d'endroits, les Théâtres de la Ville ont à cœur de se rendre accessibles au plus grand nombre, tout en nourrissant les passionnés et en accompagnant les artistes dans la concrétisation de leurs créations.

Ouvrir le dialogue avec le public

2020 avait déjà été porteuse d'un nouveau projet pour les Théâtres, avec le lancement des Samedis aux Capucins, en complément de l'ouverture mensuelle de la Librairie des Capucins. Inscrit dans la programmation-cadre et toujours en lien avec la saison théâtrale, ce rendez-vous culturel mensuel n'est autre qu'un moment d'échange entre le public et les équipes artistiques. Conférences avec un artiste, un journaliste, un sociologue ou un historien, dialogue ouvert avec un



© bolina

auteur, un metteur en scène ou un dramaturge sur une œuvre au programme ou en lien avec les cycles thématiques, tables rondes engagées autour de questions de société ou conférences musicales... Déclinés sous des formes diverses et variées, ces moments décontractés permettent d'ouvrir le débat et d'apporter une vraie plus-value à ce qui se joue sur la scène. Couronnée de succès dès son lancement, l'initiative devrait encore s'étoffer dans les mois à venir. Et du côté des Théâtres, l'intention est claire : « *Avec les Samedis aux Capucins, nous avons voulu accompagner l'expérience théâtrale en engageant la discussion autour de thématiques récurrentes et actuelles, en encourageant les échanges entre artistes, chercheurs, associations et publics et en prenant part aux débats sociétaux. Par le biais de ces rendez-vous mensuels, nous souhaitons soutenir une culture de l'échange et du dialogue et offrir à toutes et à tous la possibilité de s'immerger dans l'univers du théâtre et de ses créateurs. En alternant les formules – workshops, tables rondes, conférences-débat ou musicales, etc. –, les Samedis aux Capucins nous permettent de nous retrouver dans un espace bienveillant et sécu-*

La salle du Théâtre des Capucins, au cœur du centre-ville.



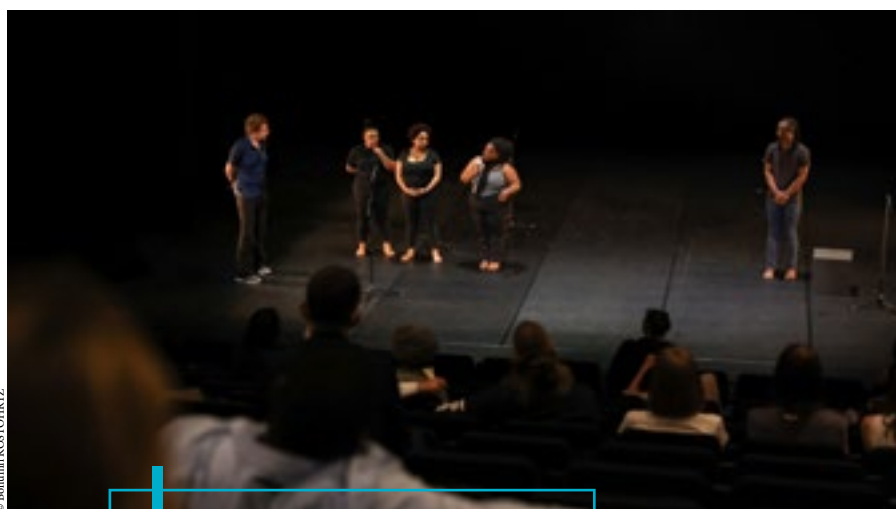
risé pour passer des moments récréatifs et instructifs. Et point important : ces rencontres ne sont pas du tout réservées aux seuls initiés, au contraire. Ce sont des instants de dialogue et des moments de partage et d'échange s'adressant à un public plus large, curieux et désireux d'en savoir plus », explique Mannon Meier, du département communication et relations publiques. Dans le même esprit, les habitués ainsi que toute personne désireuse de découvrir « l'envers du décor » ont la possibilité de se plonger davantage dans le processus de création de certains projets en assistant à diverses étapes de travail scénique : répétitions, rencontres avec les équipes artistiques et techniques... - toujours dans le contexte de la programmation cadre - de quoi être au plus près de la création durant la saison.

Mais pour accueillir au mieux leur public cosmopolite, les Théâtres ont plus d'un tour dans leur sac. « Tout le monde est invité à écouter les séances d'introduction proposées gratuitement en amont des pièces de théâtre. Durant une demi-heure, un spécialiste ou l'auteur lui-même, contextualise le spectacle et offre des mises en perspective qui permettent aux spectateurs de mieux vivre, ressentir et comprendre les représentations, sous toutes leurs facettes et dans toutes leurs complexités », poursuit-elle. Aussi, à la fin de certains spectacles, le public peut rencontrer les équipes pour partager ses premières impressions et échanger avec les artistes. Un dialogue qui se réitère avec les groupes scolaires, à travers des workshops ou des rencontres organisées en amont des représentations, mais aussi

dans le cadre de conférences ou de tables rondes en lien avec des œuvres au programme et proposées au cours de la saison. « Toutes les saisons d'ailleurs, dans le cadre de deux cycles, les Théâtres de la Ville mettent en avant une thématique sociétale et une région, un pays ou un continent, réel ou fictif. Car, attentifs à leurs temps, les artistes se font souvent réceptacles des questionnements et émotions qui animent les sociétés et c'est ainsi que certaines thématiques reviennent de façon récurrente au cours d'une saison et offrent une cartographie du monde tel qu'il est vécu et ressenti par les créateurs. Pour mieux appréhender ces fils rouges qui traversent une saison, nous avons voulu regrouper certains spectacles dans des cycles. Ces cycles et focus sont autant de prétextes pour découvrir davantage les œuvres d'artistes d'ici et d'ailleurs et d'approfondir certains aspects via des conférences, lectures et autres événements culturels », souligne Anne Legill, adjointe à la direction. Autant d'initiatives diverses et variées permettant de capter l'intérêt de tout un chacun en dehors des simples représentations.

Soutenir la création émergente

Motivés par l'envie de stimuler tout autant le dialogue avec les artistes, les Théâtres ne manquent là encore pas d'idées. Cette année marquera ainsi la septième édition du TalentLAB, considéré depuis son lancement en 2016 comme le laboratoire à projets des arts de la scène. « Ce rendez-vous annuel devenu incontournable pour la création scénique est né du désir de trouver une formule pour



A la fin de certaines représentations, le public est invité à échanger avec les artistes.



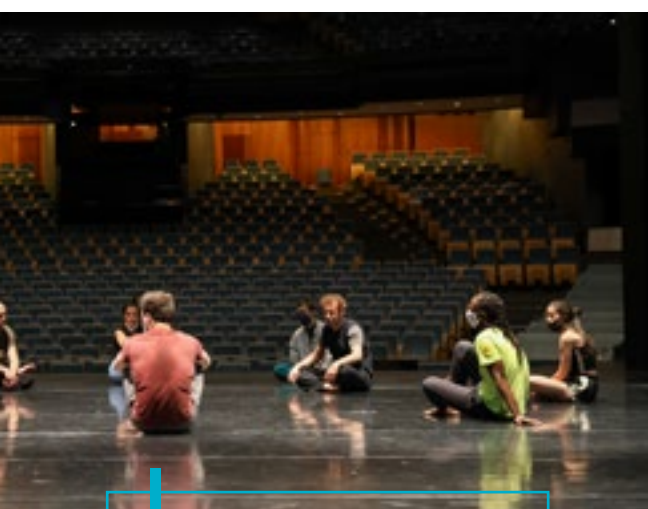


© Behnam KOSTOHRIZ

Workshop avec le Centre For The Less Good Idea dans le cadre du red bridge project.

encourager les formes nouvelles et le processus de recherche. Véritable pilier du travail d'accompagnement des talents émergents, le TalentLAB est conçu comme une plateforme d'échange et de transmission, où le dialogue, la formation et la recherche sont placés au premier plan. C'est un espace de réflexion, une parenthèse de liberté de création, un temps hors du quotidien, dont le caractère festif et interdisciplinaire constitue un aspect central », explique Tom Leick-Burns, directeur des Théâtres de la Ville. En plus d'échanger entre eux et de développer leurs projets tout en bénéficiant du conseil d'artistes confirmés, considérés comme les parrains et marraines des participants, ces artistes émergents apprennent à perfectionner leurs méthodes de travail. En 2019, Godefroy Gordet a fait partie des auteurs sélectionnés. « Le TalentLAB a

été pour moi aussi stimulant que déroutant. Il s'agit de créer librement, mais de repenser sa façon de le faire soumis à des contraintes techniques, de temps et d'espace. Malgré tout, en 10 jours, on apprend énormément, nourris par ces contraintes. Le TalentLAB pousse aussi à s'interroger sur ce qu'est le spectacle vivant aujourd'hui, quelle place on y tient en tant que créateur, à assumer ses failles et remettre en balance ses acquis. Des facteurs essentiels dans la création contemporaine en mal de remise en question et en manque d'humilité », confie-t-il. Après une édition 2020 en version digitale, l'édition 2021 a quant à elle permis d'à nouveau rassembler des artistes de disciplines et d'horizons divers autour d'une programmation particulièrement éclectique, placée sous le signe du red bridge project – projet bâtisseur de ponts tant géographiques



Workshop avec Wim Vandekeybus dans le cadre de TalentLAB 2021.



© Behnam KOSTOHRIZ

Des rencontres et des échanges entre les jeunes et les équipes artistiques sont fréquemment organisées au Grand Théâtre.



Des visites guidées sont proposées au grand public afin de pénétrer les coulisses du Grand Théâtre.



© Bohumil KOSTOHRZY

qu'artistiques, entre le Grand Théâtre, la Philharmonie et le Mudam.

Favoriser et exporter la création contemporaine

Aussi, au terme de dix jours de spectacles, workshops, tables rondes et master classes, les six porteurs de projets 2021 ont partagé devant un public le résultat de leur travail de recherche en présentant des maquettes de projet de vingt minutes chacune. Incarnation de la vitalité et du bouillonnement de la création contemporaine, le TalentLAB 2022 se tiendra du 2 au 12 juin prochain. « Il tentera une fois de plus de provoquer des rencontres, d'encourager une perméabilité voire une osmose entre les différentes disciplines artistiques et de favoriser les échanges entre artistes et publics. Coïncidant avec la présidence QuattroPole de la Ville de Luxembourg cette nouvelle édition sera par ailleurs l'occasion d'y associer des partenaires venus de Trèves, Sarrebruck et Metz et de mettre ainsi également un coup de projecteur sur la Grande Région ». Si les artistes émergents sont guidés et soutenus par les Théâtres de la Ville de Luxembourg, les artistes confirmés ne sont pas en reste, en témoigne entre autres l'initiative Capucins Libre.

Cette résidence de fin de création accueille les artistes et collectifs ayant déjà débloqué une partie des fonds nécessaires pour la réalisation de leur projet grâce à des partenaires institutionnels, des sponsors ou des aides étatiques. Ce qui leur manque ? Du temps sur un plateau, une aide technique, logistique et administrative. Et c'est ce que leur offre Capucins Libre : le soutien nécessaire à

la concrétisation finale de leur spectacle. Qui plus est, la résidence de création aboutit à un spectacle avec représentation(s) publique(s), annoncée(s) dans la plaquette officielle des Théâtres. Dans la continuité et toujours pour favoriser les échanges, de nombreux efforts sont chaque année menés par les Théâtres de la Ville afin d'entretenir des partenariats avec d'autres lieux de spectacle en Europe. L'idée étant de développer un nouveau modèle de coproduction, axé sur l'échange et la transmission, et permettant d'un côté à des artistes luxembourgeois de participer à des projets internationaux et de l'autre, à des projets locaux de partir en tournée à l'étranger. Cette stratégie consistant à associer des créations propres à des coproductions « maison » internationales a permis au Grand Théâtre et au Théâtre des Capucins d'accroître la visibilité de la création locale aussi bien dans la Grande Région qu'à travers l'Europe et de construire d'excellentes relations avec leurs partenaires. ■■■

Salomé Jeko

est journaliste indépendante au Luxembourg et tient le bureau éditorial NOTA BENE.



Texte : Simone Beck

Dialogue, solidarité, entraide : les réseaux transfrontaliers de la Ville de Luxembourg

Pour une ville internationale comme Luxembourg, habitée par 70 % de non-Luxembourgeois de plus de cent trente nationalités différentes, les relations et les échanges au-delà des frontières sont indispensables. Les prestations des nombreux frontaliers qui tous les jours viennent en ville pour y travailler sont indispensables à l'économie du Luxembourg, et il est important de les aider et de leur faciliter la vie. Les échanges culturels et sportifs

contribuent à souder les relations transfrontalières, tout comme une approche solidaire devant les problèmes qui se posent lors de la pandémie ou des graves intempéries et inondations que certaines villes ont subies. A l'image de QuattroPole, les réseaux inter-villes sont des outils précieux pour les échanges et l'entraide entre régions limitrophes. Cette année, la Ville de Luxembourg se réjouit de fêter le 70e anniversaire de son jumelage avec la ville de Metz.

Quatre villes, un réseau

Un réseau important pour la Ville de Luxembourg est le QuattroPole. « Avec QuattroPole, les villes de Luxembourg, Metz, Sarrebruck et Trèves ont mis en place une plateforme commune d'information et d'échange, signe clair d'une solidarité transfrontalière », souligne Lydie Polfer, Bourgmestre de la Ville de Luxembourg et actuellement présidente de QuattroPole dans le rapport annuel de 2020. Projets culturels et touristiques, festivals et échanges économiques lient depuis des années les 530.000 habitants de Metz, Trèves, Sarrebruck et Luxembourg. Situées au cœur de la Grande Région, ces villes ont eu depuis toujours des relations historiques. Mais depuis la pandémie, un supplément d'âme s'est ajouté à ces relations : celui de la solidarité et de l'entraide. Des dispositifs de crise communs ont été mis en place pour affronter un virus qui ne s'arrête pas aux frontières.

Les bonnes relations entre les bourgmestres des quatre villes et leurs services ont facilité les initiatives devenues nécessaires par le télétravail ou des restrictions de déplacement. Les efforts entrepris en commun par les quatre villes de QuattroPole ont été récompensés l'année dernière par le « Prix de la politique communale de la Fondation Carl et Anneliese Goerdeler ».

QuattroPole ne facilite pas seulement les relations en temps de crise, mais aussi quand il s'agit d'élaborer des projets communs dans le domaine du tourisme et de la mobilité. Ainsi, une foule d'initiatives passionnantes ont été lancées pour les adeptes du vélo. Des cartes touristiques informent les cyclistes sur les circuits qui les conduisent à travers la Sarre, la Lorraine, la vallée de la Moselle ou encore le Luxembourg. Dans une région qui empiète sur trois territoires nationaux, un guide pratique pour les déplacements à vélo est



fort utile, car la signalisation routière peut varier d'un pays à l'autre.

Dans une région qui s'enorgueillit de dix inscriptions aux différents programmes de l'UNESCO, la culture occupe une place importante dans les relations entre les quatre villes de QuattroPole. Le festival de musique QuattroPop ou le Prix de musique QuattroPole prouvent que la musique est vraiment une langue universelle. Ainsi, l'artiste luxembourgeoise Anina Rubin s'est vu décerner en 2021 le Prix de musique QuattroPole pour son œuvre « Mit dem Mond im Gesicht ».

Un autre domaine de la créativité humaine qui réunit – comme la musique – les êtres humains est celui de la gastronomie. Anne Faber, chef cuisinière bien connue et journaliste gastronomique, a élaboré des recettes pour des plats bien ancrés dans la région mais surprenant par une petite touche moderne. QuattroPole édite ces recettes sur des petits dépliants bilingues bien pratiques et invite à s'attaquer tout de suite aux quiches, *Kniddelen* et autres *Gromperekichelcher*. Après la réouverture des restaurants et cafés, QuattroPole a organisé début octobre 2021 une semaine gastronomique promouvant les plats typiques de la région afin de soutenir le secteur Horeca, mis à mal par les longues périodes de fermeture.

Par ailleurs, les quatre villes sont devenues un important centre pour les échanges commerciaux et scientifiques. Des universités, centres de recherche, *incubators*, d'importants centres pour les transports fluviaux et ferroviaires constituent autant d'attraits pour des entreprises internationales ou des PME régionales qui y apprécient les bonnes conditions de travail. (www.quattropole.org).

Magasins Pop-Up et initiatives Start-Up

Le service de la Ville de Luxembourg responsable des relations internationales a une autre tâche importante à gérer : celle du développement économique de la Ville. Dans ce domaine aussi, la pandémie a profondément modifié la donne : télétravail, confinement, restrictions, toutes ces évolutions ont laissé leurs traces dans le développement économique et commercial de la ville. Il importe aux autorités communales de ne pas laisser des surfaces commerciales au cœur de la ville vides, aux vitrines peu avenantes. Ainsi, elles proposent aux personnes intéressées des locaux commerciaux pour des initiatives « Pop-Up », soit dans des locaux dont la Ville est propriétaire à des conditions avantageuses. Un autre moyen d'insuffler vie à des magasins désaffectés est celui d'orner leurs vitrines par des



objets d'art ou une belle décoration de Noël ou de Pâques.

Il est intéressant de noter que le concept des magasins pop-up dépasse celui d'un strict point de vente. De plus en plus souvent, architectes, ingénieurs, artisans utilisent ces locaux commerciaux tant pour la production que pour la vente. Un nouveau concept de « Pop-Up » avec atelier créatif est de plus en plus demandé.

Les initiateurs de Start-Up sont guidés vers le Luxembourg City Incubator, dont la Ville de Luxembourg est partenaire, afin d'y trouver une aide efficace pour la mise en route de leurs projets.

Étant donné que la Ville de Luxembourg veut donner goût à l'entrepreneuriat, elle offre aussi aux élèves des lycées leurs pop-up stores pour le « festival des mini-entreprises », où les élèves peuvent tester directement leur concept élaboré à l'école.

Tonicités, les villes frontières

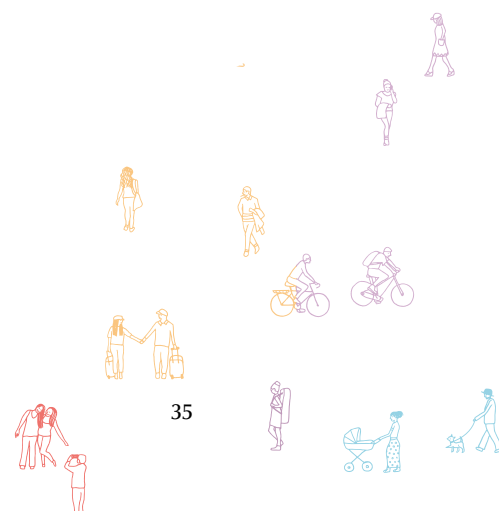
Récemment, les villes de Metz, Longwy, Thionville, Arlon, Esch et Luxembourg ont décidé de raviver leur collaboration dans le cadre d'un réseau plus informel et plus restreint que QuattroPole.

Tonicités, un réseau de 6 villes francophones situées dans 3 pays, s'est donné pour objectif de cumuler les compétences et les potentiels économiques, culturels et touristiques des six villes au profit de leurs citoyens et de leurs entreprises. (www.tonicites.info).

Luxembourg, ville d'accueil certes, mais aussi ville d'échanges. Ces échanges se sont intensifiés pendant la pandémie et les inondations, soulignant – si besoin était – l'importance de la solidarité et des relations amicales qui peuvent aussi exister entre des villes. ■■■

Simone Beck

est la présidente de la Commission luxembourgeoise pour la coopération avec l'UNESCO et coordinatrice de ons stad.



Textes : Jean-Jacques Kasel, Alvin Sold, Jean-Donat Calmes

En 1952, Luxembourg est devenue une vraie capitale.

Texte : Jean-Jacques Kasel

Depuis l'accession de l'indépendance en 1839, notre capitale a connu deux césures majeures. En 1867, huit puissances réunies à Londres assurent à notre pays son intégrité, son indépendance et sa neutralité, en contrepartie de la démolition de la forteresse jusque-là enjeu de leurs appétits stratégiques. Ensuite en 1952 avec le concours de cinq pays partenaires de la Communauté européenne du Charbon et de l'Acier (CECA), notre capitale se voit reconnaître à titre provisoire le siège des institutions de la CECA, première institution européenne à caractère supranational.

Si l'annonce des résultats du traité de Londres reçut d'abord un accueil mitigé, les commerçants de la ville craignant avec le retrait de la garnison prussienne le départ d'une clientèle importante, la population de la ville fut à la longue convaincue des avantages du démantèlement de la forteresse et sa transformation en ville ouverte. En 1952, l'accueil de la nouvelle surprise de voir s'installer à Luxembourg les organes et services de la CECA avec dans la foulée son cortège de fonctionnaires étrangers fut en revanche plus réservé, du moins au niveau de l'opinion publique.

Avec le recul des années, il n'est pas inutile de rappeler 70 ans après les conditions et le rôle des acteurs qui ont permis les premières avancées vers cette reconnaissance de la ville de Luxembourg en tant que capitale européenne et internationale.

Ce n'est qu'au prix d'une extrême vigilance et d'un engagement sans faille, en particulier de notre diplomatie, que le «surprenant» acquis de 1952 s'est progressivement enrichi.

Il faut à ce titre reconnaître les mérites de Pierre Werner au moment de la fusion des trois exécutifs en 1965 : les compensations, obtenues en raison du départ de la haute autorité de la CECA pour Bruxelles, confirmées définitivement lors du Conseil européen d'Edimbourg en 1992, ont doté notre capitale d'une triple vocation : judiciaire, financière, linguistique et informative (voir encadré).

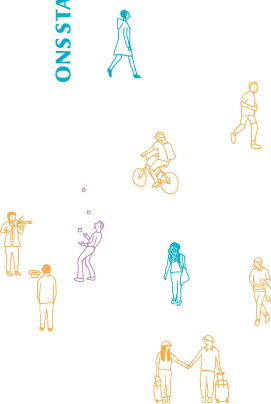
A l'improvisation des années cinquante, pour ce qui est de l'installation des institutions, organismes et services européens s'est substituée une planification rigoureuse des nouvelles infrastructures, notamment au Kirchberg.

Des bâtiments d'une indéniable qualité architecturale s'y sont implantés. Les élargissements successifs à l'UE (à présent 27 États membres) ont encore amplifié les besoins à ce titre.

Les innombrables constructions hébergeant des banques et d'importantes entreprises financières, de prestigieux équipements culturels tels le Mudam, la Philharmonie, la Bibliothèque nationale ont donné à notre capitale une attractivité des plus enviables.

Le choix fait par les responsables du prestigieux institut Max Planck de s'installer à proximité des institutions européennes à Luxembourg en est une parfaite illustration.

Il reste que nos partenaires dans l'Union européenne, ignorant les vocations financières et ju-







Texte : Alvin Sold

Gagner un éléphant à la tombola...

Pourquoi donc la CECA s'est-elle installée à Luxembourg en été 1952 ? La réponse (ébauchée, sans plus) met en lumière des concours de circonstances incroyables. Des circonstances qui ont fait dire à Jean Dondelinger que, rentrant de Paris le 26 juillet 1952, « les négociateurs luxembourgeois étaient inquiets comme peut l'être quelqu'un qui gagne un éléphant à la tombola et le ramène pour l'installer dans son potager ».

Des défis logistiques immenses

C'est que le compromis de dernière minute, adopté par la France, l'Allemagne fédérale, l'Italie, les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg, consistant à « commencer les travaux de la CECA le 10 août 1952 à Luxembourg », plaçait le Grand-Duché et sa capitale devant d'immenses défis logistiques. Où installer la Haute Autorité avec Monsieur Monnet et sa troupe de fonctionnaires d'un genre nouveau ? Un Monnet qui de toute évidence ne voyait en Luxembourg qu'une ville-étape, choisie, nous le citons, « après dix-huit

heures de marchandage », « une histoire peu glorieuse ». Monnet, en effet, voulait un district européen pour réunir rapidement la CECA et toutes les institutions européennes à créer, et ceci dans la perspective d'une Europe fédérale.

Une histoire peu glorieuse ?

Pourquoi « dix-huit heures de marchandage », pourquoi cette « histoire peu glorieuse » entre les ministres après deux ans de réunions de diplomates et d'experts ?

Parce que, premièrement, la France et l'Allemagne n'avaient pas encore réglé le statut de la Sarre, non intégrée à la nouvelle République fédérale. Robert Schuman et Konrad Adenauer, deux éminents dirigeants politiques d'obédience chrétienne, soutenaient l'idée d'une Sarre européenne, ni allemande, ni française. Adenauer devait encore convaincre son opinion publique, en Sarre surtout, alors que Schuman, s'il parvenait à « neutraliser » cette Sarre en l'eupéanisant avec sa puissante industrie lourde, pouvait compter sur un large consensus en France.

Parce que, deuxièmement, la Belgique revendiquait officiellement le siège de la CECA pour Liège depuis le 15 mai 1951 déjà. Son ministre des Affaires étrangères, Paul van Zeeland, n'avait aucune marge de manœuvre. Il aurait fait éclater l'une de ces coalitions subtiles dont la Belgique garde le secret s'il avait lâché la « cité ardente ». Et n'excluons pas qu'il pensait que le modèle belge, et hollandais ! – la dispersion des institutions – convenait également à l'Europe.

Comme la décision devait être unanime, comme van Zeeland revendiquait dans les coulisses « au moins la Haute Autorité », comme le Néerlandais Dirk Stikker exigeait la Cour de Justice pour La Haye, et comme Monnet menaçait de partir si l'on retardait encore l'ouverture du chantier européen, Adenauer fit savoir à Bech qu'il soutiendrait une initiative luxembourgeoise de déblocage. Joseph Bech, conscient des effets bénéfiques pour l'industrie luxembourgeoise de la montée en puissance hautement probable de l'Allemagne, ne refusa donc pas l'ultime exigence de van Zeeland : la CECA pourra commencer ses travaux à Luxembourg, Luxembourg n'étant ni le siège définitif ni le siège provisoire de la Communauté.



© edipress/ugblat

« Josy : Et vous deux, vous en dites quoi ? Le petit Luxi a quand même réussi. ». Le 16 août 1952, le caricaturiste luxembourgeois Simon se félicite du rôle joué par Joseph Bech, ministre luxembourgeois des Affaires étrangères, dans l'installation provisoire de la Haute Autorité de la CECA à Luxembourg. (www.cvce.eu)



Le déblocage luxembourgeois

Le gouvernement luxembourgeois, après s'être fait prier longtemps, n'avait introduit la candidature de Luxembourg qu'en mai 1952, et rien n'était prêt pour accueillir, d'une façon digne d'un événement historique, la Haute Autorité, la Cour de Justice, l'Assemblée commune et le Conseil spécial de ministres. Victor Bodson, le ministre des Transports et des Bâtiments publics, a sauvé l'honneur en évacuant la direction des Chemins de Fer de son hôtel, place de Metz, pour y loger la Haute Autorité dès le 10 août (!), et Émile Hamilius, bourgmestre de Luxembourg, fit transformer la Villa Vauban, censée devenir le musée d'Art municipal en août 1952 (!) pour accueillir la Cour de Justice. Le Conseil spécial s'accommoda de l'Hôtel de Ville lors de sa première séance, le 8 septembre. Et parce que Luxembourg n'avait pas de locaux appropriés, l'Assemblée commune (parlementaire) resta à Strasbourg.

Qu'importe, n'est-ce pas ? Le rêve du district européen s'évanouit, les Sarrois préféraient rester Allemands plutôt que devenir les premiers Européens (référendum du 23 octobre 1955). Et les décideurs luxembourgeois, soucieux d'éviter que Luxembourg ne devienne le Siège unique et LA capitale de l'Europe, finirent par obtenir finalement une partie considérable du gâteau, suffisante pour conférer à la ville une respectabilité solide en Europe et dans le monde.

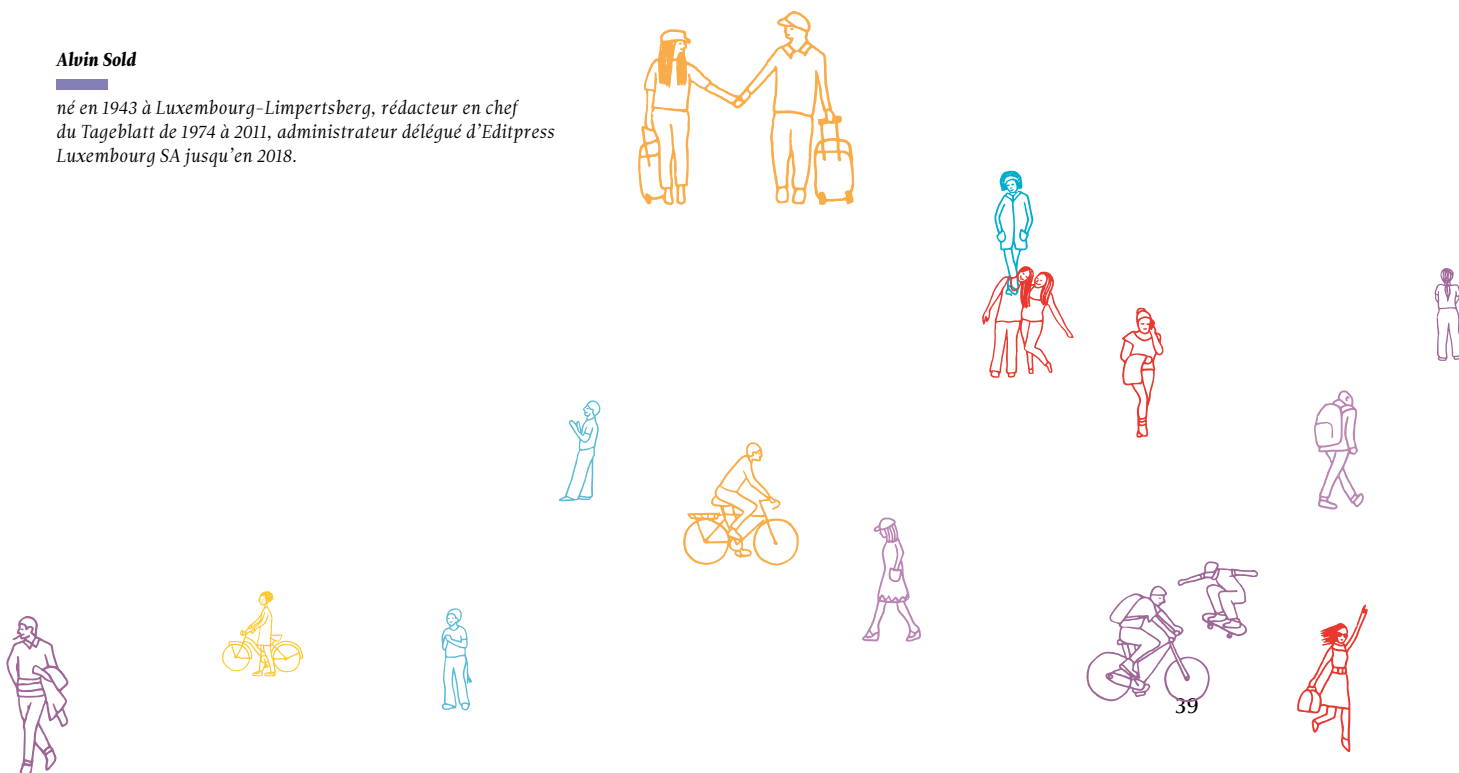


Photo: Theo Mey/1952
© Photographie de la Ville de Luxembourg

Jean Monnet et Robert Schuman
quittent le siège de la Haute Autorité
place de Metz.

Alvin Sold

né en 1943 à Luxembourg-Limpertsberg, rédacteur en chef du Tageblatt de 1974 à 2011, administrateur délégué d'Editpress Luxembourg SA jusqu'en 2018.





© Collection privée

Joseph Bech et Christian Calmes.

Textes : Jean-Donat Calmes

Comment l'installation de la CECA priva un petit gamin de 9 ans de vacances...

Mon père, secrétaire de la délégation luxembourgeoise à Paris, était très souvent parti en semaine pendant ces négociations qui s'étendirent sur près de 2 ans. Il faisait le trajet hebdomadaire vers Paris dans notre petite voiture, à l'époque une Anglia. Je me souviens l'avoir accompagné un jour. Ce jour-là, comme à l'habitude, la longue route fut entrecoupée à mi-chemin par une halte gastronomique dans une auberge à Sainte-Menehould, où Messieurs Bech, Wehrer et Reichling se retrouvèrent avec mon père.

Arrivé à Paris, je passais mes journées chez des cousins de mon père (parmi lesquels le juriste Paul Reuter, un des rédacteurs du traité de la CECA), et c'est ainsi que j'ai découvert pour la première fois, en noir et blanc, le petit écran de la RTF où bien entendu je ne comprenais rien aux films de Laurel et Hardi qui y passaient. Comme on m'avait dit que cela venait de la Tour Eiffel, je m'imaginais pendant longtemps que les deux saltimbanques faisaient les guignols entre les étages de la célèbre Tour.

Les négociations à Paris furent éprouvantes au point que mon père dut être ramené, un jour, malade, dans la voiture de Monsieur Bech. Il resta cloué au lit pendant trois semaines, de sorte qu'il rata la signature du fameux Traité. En juillet 1952, les négociations enfin terminées, nous nous réjouissions tous – notre mère, mes frères et ma sœur – de pouvoir retrouver notre père pour des vacances dans une petite maison de berger à St Vincent dans le Var. À peine étions-nous installés que mon père dut prendre le train pour Paris pour le fameux *round* final consacré à la décision sur le siège de la CECA. Une fois la décision tombée en faveur de Luxembourg comme siège provisoire, mon père se remit dans le train de nuit direction St Raphaël. En allant l'accueillir à la gare, nous pourrions donc enfin rejoindre le bord de la mer que nous ne voyions que de loin. Hélas, à peine arrivé, notre père était blême et fatigué et n'avait pas envie de passer sa journée assis dans le sable ! Dès notre retour à St Vincent, de fréquents coups de téléphone de plus en plus pressants depuis Luxembourg, amenèrent mon père à prendre la décision, si décevante pour nous tous, d'abrégier notre séjour et de rentrer.



Le Héichhaus en
construction en 1963.

Auteur: Jean Schmitz (1963)

Dieu est-il parti à bord du Charly à l'arrivée de la CECA ?

Je me souviens de l'ambiance frénétique au 1 place de Metz où j'accompagnais ma mère pour rendre visite à notre père qui y avait un petit bureau. En effet, cet ancien immeuble des CFL destiné à accueillir Jean Monnet et son équipe était une fourmilière grouillante de peintres, menuisiers ou livreurs de meubles métalliques.

Par la suite, notre vie quotidienne changea au point que nous ne retrouvions notre père qu'en fin de semaine, car des repas communs à midi et le soir n'étaient plus possibles, comme nos horaires ne coïncidaient plus. Notre monde familial fut bouleversé par des ballets de limousines et leurs chauffeurs, les visites fréquentes de secrétaires, l'installation de nouvelles machines de reproduction comme les photocopieurs, magnétoscopes ou autres télécriteurs.

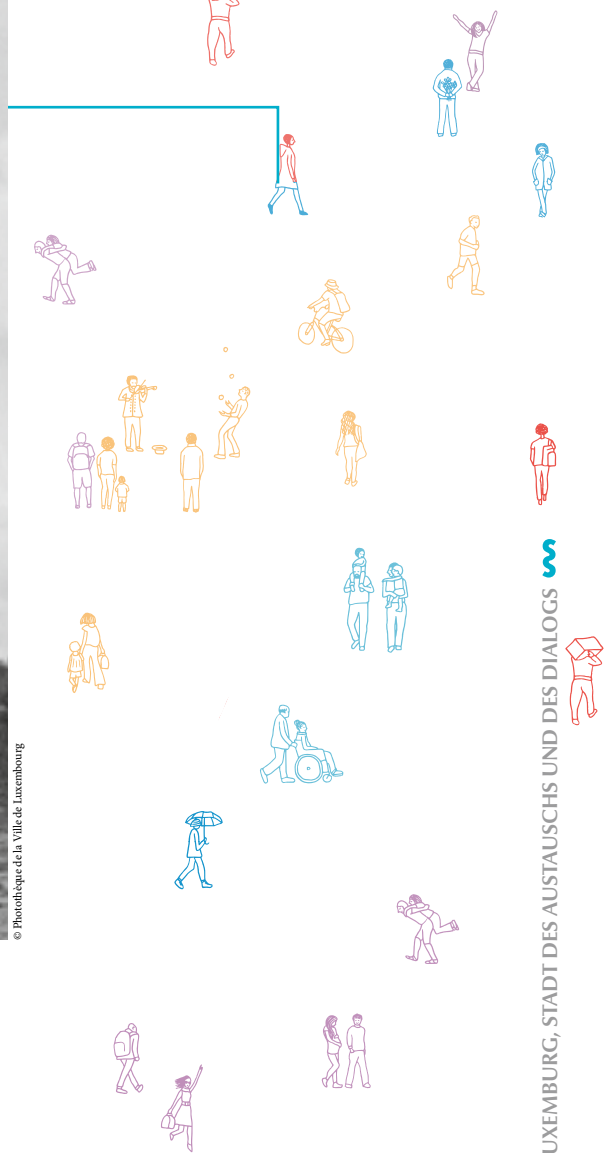
Et le vénérable *Charly* qui avait l'habitude de passer, à grand fracas et fumée, à l'arrière de notre maison du Rollingergrund « *passait à la casserole* », faisant ainsi – lui aussi – les frais de l'arrivée de la CECA. À l'école, les copains, sans doute influen-

cés par leurs parents, voyaient avec beaucoup de circonspection et de méfiance l'arrivée de cette nouvelle gent de personnages étranges, voire privilégiés : « *Déi vun der CECA* ». Et c'est ainsi que cette perception se propagea à travers le pays, amenant un curé d'un village mosellan à se lamenter un dimanche du haut de son perchoir : « *Il n'y a plus de place pour Dieu à Luxembourg* ».

Notre ville et le pays étaient passés, en cet été 1952, dans un siècle nouveau et il fallut quelques années pour digérer ces bouleversements. 

Jean-Donat Calmes

*Né à Luxembourg en 1942
Membre des comités de direction de la BIL et de Cargolux et
Directeur Général de Luxair
Bourgmestre honoraire de Schuttrange*



Text: Joscha Remus
Fotos: Raymond Clement

Touristenmagnet Luxemburg Die Stadt als geologischer und kultureller Glücksfall

Tausendjährige Festungsstadt, Schönheit mit eigenwilliger Identität, eine weltoffene Stadt mit einer außergewöhnlichen sprachlichen Vielfalt. So steht es in den Tourismus-Broschüren über die Stadt Luxemburg. Doch was macht ihren Zauber wirklich aus? Woher rührt ihr unverwechselbarer Charme? Welche Geheimnisse birgt sie noch für Reisende?

In Berlin, der Stadt, in der ich mich meistens aufhalte, wenn ich nicht anderweitig auf Reisen bin, ringt man derzeit nach Konzepten, wie man die Natur zurück ins Zentrum bringen kann. Neidvoll schaut man auf eine der nachhaltigsten Städte Europas, nach Kopenhagen, wo man den Asphalt-dschungel wieder aufgebrochen und Parks und Radwege angelegt hat. Doch genauso neidvoll könnte man auf die Stadt Luxemburg schauen. Grüne Natur und eine spektakuläre Felsen-Täler-Kulisse gibt es dank einiger geologischer Glücksfälle hier gratis.

Einmalige Natur-Oase inmitten der Stadt

Andere Städte überlegen also, wie sie Natur und Ruhe in die Zentren bringen können. In Luxemburg geschah das, effizient und kostengünstig, ganz von selbst. Durch schiere geologische Magie. „Mir wëlle bleiwe wat mer sinn“ kennt die luxemburgische Naturformung nicht. Geologische Schaffensfreude liebt die Veränderung. Über



Jahrhunderttausende gruben sich ein Flüsschen namens Alzette und ein kleiner Zufluss namens Petrus tiefer und tiefer in den Sandstein und erschufen, mitten in Luxemburg-Stadt, eine grüne Oase. Nur eben mal zehn Stockwerke tiefer gelegen als die Oberstadt. Ruhig, exklusiv, grün und dörflich.



Die schroffen Felsen prägen heute das Bild der Stadt Luxemburg auf unverwechselbare Weise. Ein geologischer Lehrpfad vermittelt auf anschauliche Art, wie die beständige Erosion auf all die hundert Meter dicken Ablagerungen einwirkte, die sich genau hier, vor mehr als 200 Millionen Jahren in einem vorzeitlichen Meer, dem Lias-meer, gebildet hatten.

Touristen können im Pfaffenthal heute wunderbar abschalten, sich das drehende Wasserrad der Mohrfelsmühle ansehen und einfach mal runterkommen. Wäre das nicht ein wunderbares Motto für die Unterstädte Pfaffenthal, Clausen und Grund? *Einfach mal runterkommen.*

Vom Beginn des Tourismus

Kein Wunder, dass auch frühe Reisende die spektakulären geologischen Werke gewürdigt haben. Goethe beschreibt 1792 in seinem „Kriegsnachspiel“ voller Be- und Verwunderung die beiden Flüsse, die sich zwischen den Felsen durchschlängeln, und staunt über die terrassierten Gärten an den steilen Hängen.

Victor Hugo reist ab 1861 gleich fünf Mal nach Luxemburg und kauft sich in der Stadt eine Postkarte mit dem Motiv der Corniche und dem damit verbundenen Ausblick. Außerdem zwei Postkarten mit den Vaubanttürmen, obwohl er Vauban nicht mochte.

Als Vater des luxemburgischen Tourismus wird meist Alexis Heck benannt, aber ebenso gut könnte man Antoine Amberg vom Café Métropole in Luxemburg nennen. Norbert Etringer nannte ihn einen „Thomas Cook en miniature“, der bereits 1897 die ersten Führungen durch die Hauptstadt organisierte.¹

Marc Jeck beschreibt, wie man Kaiser Joseph II., Herzog von Luxemburg, als frühen Touristen ins Spiel bringen kann. 1780 wandten sich die Hoteliers des ehemaligen Herzogtums Luxemburg an den Kaiser, um allen Besuchern Luxemburgs einen Mindestaufenthalt von 72 Stunden vorzuschreiben. Doch der Herrscher ging nicht auf



Touristisches Faltblatt
„Les casernes de Luxembourg“
aus den 1930er Jahren.
Bestand: Thalensia-Archiv,
Pfaffenthal.



diese Forderung ein, übernachtete aber 1781 als „Kaiser-Tourist“ gar nicht standesgemäß, sondern schlicht in der *Auberge des Sept Souabes*. Dort blieb der Palastmüde dann gleich fünf Tage.²

Die ersten Touristen reisten mit der Postkutsche in die Stadt Luxemburg. Die Abschaffung der Straßenzölle im Jahr 1852 und die Einweihung der ersten Eisenbahnlinie im Jahr 1859 erleichterten den Tourismus. „Seit dem Bau der Eisenbahnnetze haben die Beziehungen des Landes Luxemburg zu seinen Nachbarn erheblich zugenommen“, schreibt Jean-Pierre Glaesener in einem Reiseführer aus dem Jahr 1880.³

Ein internationaler Kongress, den der Touring Club Luxembourggeois 1898 veranstaltete und an dem 17 Länder teilnahmen, brachte den Tourismus der Stadt und des Landes so richtig auf Touren.

Einer der markantesten Meilensteine der touristischen Entwicklung der Stadt Luxemburg war die Erschließung und Zugänglichmachung der Bock- und Petrus-Kasematten durch Jean-Pierre „Jemmy“ Koltz im Jahr 1933. Das 23 km lange Netz unterirdischer Galerien wurde bereits im Jahr der Eröffnung zu einem Touristenmagneten und ist seit 1994 Teil des UNESCO-Weltkulturerbes.

In einem in den 1930er Jahren erschienenen touristischen Faltblatt zu den Kasematten heißt es, „weder die Katakomben von Rom noch von Paris können mit der Vielgestaltigkeit des unterirdischen Luxemburg verglichen werden“.

Internationales Flair durch kulturelle Vielfalt

Der zweite touristische Glücksfall Luxemburgs ist seine Kultur. Der Tourismusforscher Marco Peters sieht das Kulturstadtjahr 1995 als wichtigen Meilenstein des Kulturtourismus Luxemburgs. Er schreibt: „Dieses vielschichtige kulturelle Angebot hat sich v. a. im Zusammenhang mit dem Kulturstadtjahr 1995 entwickelt, als Luxemburg erstmalig europäische Kulturstadt war. Bis dato hat es praktisch keinen Kulturtourismus im engeren Sinn in der Stadt Luxemburg gegeben.“⁴

Dieser letzte Satz ist verhängnisvoll falsch. Die Stadt Luxemburg war touristisch gesehen auch bereits vor dem Jahr 1995 ein kultureller Glücksfall für das Land und für alle angrenzenden Regionen.

Bereits nach dem 2. Weltkrieg sendete Radio Luxembourg aus der Villa Louvigny kulturelle Sendungen in französischer Sprache und Live-Musik unter der Leitung von Henri Pensis, dem Dirigen-



ten des RTL Orchesters. Als 1964 das Neue Theater mit Aida von Verdi und Grace Bumbry in der Hauptrolle eröffnet wurde, reisten Zuschauer selbst aus Köln und Nancy an. Der Fotograf Raymond Clement verweist auf das Jahr 1963, in dem er in der Victor-Hugo-Halle eine internationale Eisrevue besuchte. In der Pause wurde die Ermordung J.F. Kennedys für alle Besucher über Lautsprecher mitgeteilt.

Oh ja, es gab bereits einen *Kulturtourismus vor 1995*. Im Jazzclublokal MELUSINA in Clausen trat in den 70er und 80er Jahren fast alles auf, was in der Szene Rang und Namen hatte. Sei es Charlie Mingus, Joe Henderson, Chet Baker oder Keith Jarrett. Auch polnische und tschechische Musiker waren regelmäßig zu Gast, wie z. B. Michal Urbaniak, Zbigniew Namysłowski oder das Jazz Q Praha. Viele amerikanische Kultur-Besucher kamen in den 70er Jahren eigens mit der isländischen Fluglinie Loftleidir.

Publikumsmagnete waren in den 90ern Tina Turner, die im September 1996 das Stade Josy Barthel zum Beben brachte, sowie am 27.8.1995 die Rolling Stones mit mehr als 60.000 Zuhörern auf einem Acker auf dem Kirchberg. Mit der Philharmonie, dem Mudam und der Weltklasseprogrammation der Städtischen Theater hat die Stadt noch mehr internationales Kultur-Publikum gewonnen. Seit den 90er Jahren macht das *Luxembourg City Tourist Office* mit dem Rock um Knuedler und seinem Summer in the City allerbeste Werbung für die Kultur der Stadt Luxemburg.

Abseits der ausgetretenen Pfade

Es gibt noch so unendlich viel Aufregendes und Neues zu entdecken in der Stadt. Wer hätte gedacht, dass es im palastartigen Renaissancegebäude der Spuerkeess einen Tresorraum gibt, in dem in einem kleinen Filmtheater die schönsten Banküberfälle der Welt gezeigt werden? Robert de Niro, Al Pacino, Louis de Funès und die Daltons zeigen hier auf amüsante Weise, wie man einen Tunnel anlegt, sich geschickt abseilt oder sich mit Dynamit den Weg zu den Goldbarren und Geldschätzen freisprengt.

Oder wie wäre es mit der Besichtigung einer 24 Meter hohen Statue, die auf einem gewaltigen begehbaren Sockel hoch oben über der Stadt



Art Blakey
im Melusina.



Luxemburg thront? Leider ist die Josephsstatue oberhalb Clausen die meiste Zeit des Jahres von belaubten Bäumen verdeckt, während ihr Pendant in Rio de Janeiro auf einem weithin sichtbaren Felsen steht. Sonst wäre sie sicher populärer.

Kurzer Ausblick

Die Stadt Luxemburg wird ein Touristenmagnet bleiben, wenn sie sich auf ihre Stärken, die Kultur, die Bewahrung der gegebenen Naturschönheiten und ihre Kreativität verlässt. Es wird viele neue interessante Konzepte geben. Seien es virtuelle historische Zeit-Reisen, die der für den Tourismus der Stadt zuständige Schöffe Serge Wilmes als klaren Trend im zukünftigen Tourismus ausmacht. Oder aber die von mir gehegte Hoffnung, im Jahr 2022 mögen unweit der *Gëlle Fra* die Petrusse-Kasematten mit neuem Konzept und moderner Szenerografie wieder eröffnet werden.

Joscha Remus

ist Schriftsteller und Reiseautor. Im Emons Verlag erschien sein Buch „111 Orte in Luxemburg, die man gesehen haben muss“.

Bibliographie

- 1 Etringer Norbert, 1986, *Das Gaststättengewerbe in Luxemburg vor 90 Jahren*, Luxemburger Wort, Nr. 21, S. 27-28.
- 2 Jeck Marc, 2008, *Les débuts du tourisme au Grand-Duché de Luxembourg. Au temps où le Luxembourg était à 6 heures 30 de Paris*, in: Journal of Urban Research.
- 3 GLAESNER, Jean-Pierre, 1880, *Diekirch et ses environs: Esquisse historique et topographique à l'usage des touristes, dans le Grand-Duché de Luxembourg*. Justin Schroell, Diekirch 1880, S. 95.
- 4 PETERS Marco, 2008, *Grenzüberschreitende Zusammenarbeit als Chance für kulturtouristische Destinationen*. Das Beispiel der Städte Trier und Luxemburg, S. 80 ff.



Die St. Joseph-Statue auf dem "Seminärsberg" oberhalb von Clausen

Theo Mey, 1963 © Photodisque de la Ville de Luxembourg



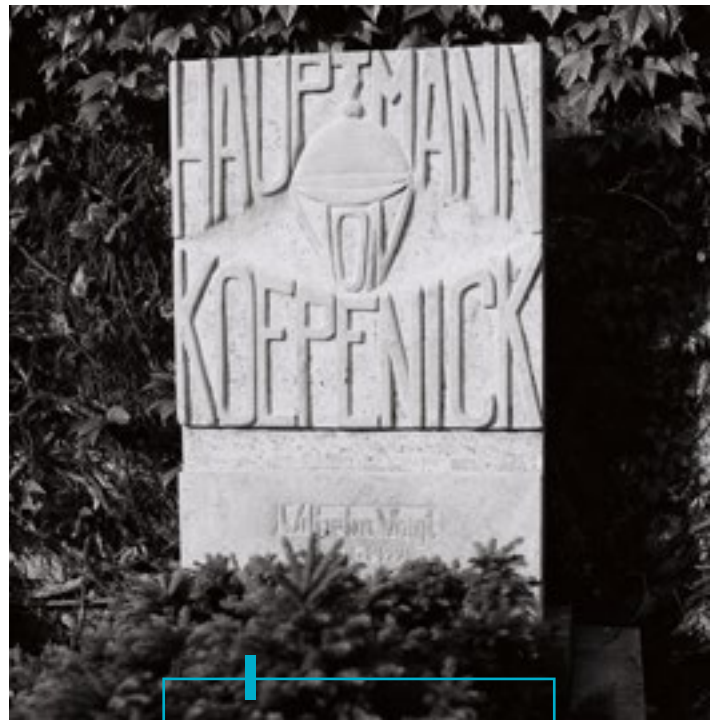
Texte: Marc Jeck

Requiem für einen Gauner oder: Eine Grabstätte zwischen Legende und Realität

Am 3. Januar 1922 stirbt Wilhelm Voigt alias „Hauptmann von Köpenick“ in der Stadt Luxemburg und erhält dort ein Grab, das bis auf den heutigen Tag eine der originellsten Grabstätten auf dem Liebfrauenfriedhof darstellt.

Was schlägt den Schuster Wilhelm Voigt, der am 16. Oktober 1906 als verkleideter Hauptmann mit ein paar Soldaten in das Köpenicker Rathaus eindringt und dort die Kasse ausraubt, nach Luxemburg und warum wird ausgerechnet das Großherzogtum seine neue Heimat - und nicht Böhmen, wohin er eigentlich im Herbst 1906 fahren wollte, hätten ihm die Behörden einen Pass dorthin ausgestellt? Eigentlich befindet sich Wilhelm Voigt, der im Sommer 1908 frühzeitig aus dem Gefängnis entlassen worden war, lediglich auf der Durchreise nach Frankreich, England und Amerika, als er am Nachmittag des 4. Mai 1909 in der Stadt Luxemburg für einen Vortrag in der Villa Louvigny erwartet wird.

Aber aus dem Zwischenstopp sollen ganze 12 Jahre werden, in denen der aus Tilsit stammende Gauner sich als „Bon vivant“ in der Hauptstadt des Großherzogtums etablieren wird. „Um den ewigen Schikanen“ mit der preußischen Obrigkeit zu entgehen, lässt er sich in Luxemburg nieder. Hier streift er meist in seiner Fantasieuniform durch die Straßen der ehemaligen Festungsstadt oder kutschiert mit seinem Zweisitzer der französischen Marke Lacoste&Battman, den er sich durch den Verkauf seiner Autobiografie und Autogrammkarten finanzieren konnte, durch das Großherzogtum.



Das Grab des Hauptmanns von Köpenick auf dem Liebfrauenfriedhof in Luxemburg.

In der Neippergstraße Nr. 5 bezieht er ein kleines Zimmer „gleich neben der Küche“ im Haus einer Beamtenwitwe namens Emilie Blum-Bernier (1865-1942). Mit dem Umhauen der Hälfte der Obstbäume in Frau Blums Garten beginnt Voigts Vernetzung mit Luxemburg, wo er nur allzu gerne seine „Köpenickiade“ weiter spielen wird. „Bäume und Menschen brauchen viel Licht und Freiheit“, soll Voigt gegenüber seiner Wirtin argumentiert haben.

Foto: Marcel Schroeder/a.D. © Photothèque de la Ville de Luxembourg



Der Hauptmann von Köpenick vor dem Eingang des Hauses der Witwe Blum-Bernier, Neippergstrasse 5.



Totgesagte leben länger

Im Juni 1912 geht die Meldung durch die gesamte deutsche Presse, der „Hauptmann von Köpenick“ sei in London in einem Krankenhaus gestorben. Handelt es sich um einen Mediencoup seitens des falschen Hauptmanns? Durch die Witwe Blum wird in Erfahrung gebracht, Voigt habe sich in die Sommerfrische in den Thüringer Wald begeben. Auf seiner Rückreise nach Luxemburg amüsiert sich der Hochstapler köstlich, als sich die Todesnachricht wie ein Lauffeuer in den deutschen Bahnhöfen verbreitet.

Am Weihnachtsfest 1921 bindet ihn eine schwere Lungenentzündung ans Krankenbett, der er am 3. Januar 1922 erlegen wird. Er erhält ein protestantisches Begräbnis und wird auf dem katholischen „Nikloskierfecht“ beerdigt.

Als der Trauerzug mit den sterblichen Überresten des „Hauptmanns“ an einer französischen Truppendivision vorbeikommt, so will es zumindest die Tradition, soll jemand dem französischen Offizier erzählt haben, man trage den berühmten „Capitaine de Koepenick“ zu Grabe. Der Offizier hat angenommen, es würde sich bei Voigt um einen verdienstvollen Hauptmann des Luxemburger Freiwilligenkorps handeln. Deshalb befiehlt er seinen Männern, gebührende Haltung anzunehmen und zu salutieren, um dem toten „Capitaine“ die letzten militärischen Ehren zu erweisen.

Die lustige Witwe und der falsche Hauptmann

„Wie versichert wird, gefällt es dem Köpenicker außerordentlich gut in Luxemburg, da er sich mit dem Ehegedanken trägt. Eine schöne und lustige Witwe hält sein Herz dauernd gefangen“, entnehmen wir der damaligen Presse. Geheiratet hat Wilhelm Voigt die Schwägerin des „Hémecht“-Gründers Martin Blum zwar nicht, aber er entpuppt sich als Hausherr, der mit den Kindern seiner Wirtin - Céline und Felix - Hausaufgaben macht und Ausflüge durch das Großherzogtum unternimmt.

Im Winter soll die Familie um den großen Tisch im Wohnzimmer gesessen haben, mit den Nachbarn Karten und Domino spielend, während Wilhelm Voigt, „in gastgeberischem Eifer, Äpfel und Kastanien in der Röhre des Ofens“ gebraten und dabei sein Lieblingslied „Wo findet die Seele die Heimat, die Ruh?“ geträllert haben soll.

„Alle, die da in dem stattlichen Trauerzug dem einfachen Sarg folgten, begleiteten nicht den weltberühmten ‘Hauptmann von Köpenick’, sondern den freundlichen Nachbarn und friedlichen Bürger Wilhelm Voigt aus Tilsit zur letzten Ruhestätte in Luxemburger Erde“, wird sich Voigts Wirtin Emilie Blum-Bernier wenige Jahre später erinnern.

Der letzte Wunsch des „Hauptmann von Köpenick“ wenigstens „im Tode ein Fleckchen Erde mit seinem Namen zu haben, von dem er nicht vertrieben werden könne“, wird sich zunächst nicht erfüllen. Denn die Grablege des Gauners bekommt erst 1961 eine Grabplatte, als der Zirkus Sarrasani die Grabkonzession – für Marketingzwecke – für 15 Jahre übernehmen wird. Bei dieser Grabinschrift hat sich allerdings ein Datumsfehler eingeschlichen: Der nach Luxemburg immigrierte Ganove ist nicht 1850, sondern 1849 geboren.



Als 1975 die Grabkonzession der letzten Ruhestätte des „Hauptmanns von Köpenick“ abläuft, kommt es – insbesondere in Deutschland – zu einem erhöhten Interesse an der Köpenickschen Nekropole. Davon zeugen unzählige Bittschriften, die im Stadtarchiv aufbewahrt werden. Der Senator für Bau- und Wohnungswesen Berlin wird von Berliner Bürgern angeschrieben mit der Bitte, das Land Berlin möge doch das Grab des Schusters aus Tilsit erhalten. Sogar der Schriftsteller Carl Zuckmayer plädiert in einem Brief an Bürgermeisterin Colette Flesch für die Weiterpflege – und legt seinem Schreiben ein Scheck von 50 Mark bei.

„Fake news“ : Stadt Luxemburg übernimmt das falsche Geburtsdatum

Dem Druck aus dem In- und Ausland haben die Stadtväter ein positives Echo verliehen und die Grabkonzession à perpétuité übernommen.

Ein Düsseldorfer Arzt ernannt sich daraufhin zum 1. Ehrenpräsidenten auf Lebenszeit der von ihm gegründeten *Gesellschaft der Freunde vom Grabe des Hauptmanns von Köpenick* und das Unternehmen Henkel aus der nordrhein-westfälischen Hauptstadt will sogar ein eigenes Museum über das Leben und die Grablege des Gauners einrichten.

Im Herbst 1975 schreibt die Stadtverwaltung ein Ideenwettbewerb zur Gestaltung einer neuen Grabplatte aus. Parallel macht sich die Stadt Luxemburg Gedanken über die Grabinschrift und nimmt diesbezüglich Kontakt mit dem Autor des tragikomischen Stückes „Der Hauptmann von Köpenick“ auf. In seinem Antwortschreiben suggeriert Carl Zuckmayer in einer etwas ironischen Formulierung: „Dem deutschen Eulenspiegel des XX. Jahrhunderts zum Gedächtnis“.

Auf der vom Wercollier-Schüler Jean-Pierre Georg (1924-2004) gestalteten Grabplatte werden allerdings nur die Namen „Hauptmann von Köpenick“ und Wilhelm Voigt sowie das – falsche – Geburtsdatum 1850 und das Todesjahr 1922 zurückbehalten.

Der Mythos Wilhelm Voigt ist eine Wirklichkeit, das Grabmal eine der interessantesten Kuriosa der Stadt Luxemburg. Auch „Madame Köpenick“ hat es dank Guy Helmings rezentester Komödie auf die Bühne geschafft. Und sagte nicht einst Wilhelm Voigt : „Ich liebe das Theater!“?



Im Januar 2022 kam es im Kasemattentheater zur Uraufführung von Guy Helmings Komödie „Madame Köpenick“, wo die Beziehung zwischen dem bekannten Gauner und der unbekannten Witwe Emilie Blum-Bernier im Mittelpunkt steht. ■■■■

Marc Jeck

Der Historiker widmet sich seit vielen Jahren den Luxemburger Jahren Wilhelm Voigts und hat u.a. für die DIE ZEIT Artikel über den „Hauptmann von Köpenick“ verfasst.

Bibliographie

- 1 *Obermoselzeitung* vom 28. April 1931, Seite 1 : Bei Frau „Hauptmann von Köpenick“ (Erster Teil).
- 2 *Obermoselzeitung* vom 28. April 1931, Seite 1 : Bei Frau „Hauptmann von Köpenick“ (Erster Teil)
- 3 *Obermoselzeitung* vom 28. April 1931, Seite 1 : Bei Frau „Hauptmann von Köpenick“ (Erster Teil).
- 4 *D'Lëtzebuurger Land* vom 6. Oktober 1961, Seite 6 : Die Häuslichkeit des „Hauptmanns von Köpenick“.
- 5 *Obermoselzeitung* vom 30. April 1931, Seite 1 : Bei Frau „Hauptmann von Köpenick“ (Schluss).
- 6 *D'Lëtzebuurger Land* vom 9. November 1956, Seite 6 : Bei der „Madame Köpenick“. Ein 25 Jahre altes Interview.
- 7 Stadtarchiv Luxemburg : AL 20A/02/1975.
- 8 Stadtarchiv Luxemburg : AL 20A/02/1975.
- 9 *Luxemburger Bürgerzeitung* vom 26. Juni 1909, Seite 3: Der „Hauptmann von Köpenick“ in Paris.

Cité d'hiver, diversité

C'était le matin de la Saint Etienne. Pour moi, ces mots n'évoquaient qu'une équipe de football et le vert de ses maillots, mais j'ignorais tout du lendemain de Noël.

Ce matin-là, j'ai vite appris l'essentiel sur ce jour particulier : il est férié au Luxembourg. Garée devant l'appartement que je « rafraîchissais » du côté de Belair avant d'y emménager, ma voiture était recouverte d'une respectable couche de neige et cela lui suffisait pour refuser catégoriquement de démarrer. Ou bien peut-être avait-elle choisi de profiter elle aussi de ce jour férié, bref, il n'y avait encore rien de consommable dans l'appartement et ce maudit tas de taule refusait obstinément de bouger. C'est à pied, en prenant soin de ne pas ajouter à mes malheurs stéphanois une chute sur les trottoirs mal nettoyés en cette période de fête, que je me rendis jusqu'au centre-ville, dans l'espoir d'y trouver de quoi interrompre mon jeûne forcé, autrement dit de *dé-jeuner*. La ville était inerte, comme pétrifiée, elle semblait au mieux endormie, au pire morte. « Pas un seul petit morceau, de mouche ou de vermisseau », à se mettre sous la dent. En ce lendemain de festins et de libations joyeuses, en ce morne « jour d'après » baptisé Saint Etienne, rien ne bougeait, ne frémissait ou même ne respirait dans la capitale.

L'Auvergnat de la Place d'Armes

La Place d'Armes était blanche, décorée par quelques centimètres de poudreuse encore immaculée, seul mes propres traces de pas avaient troublé ce paysage figé et j'hésitais entre deux sentiments : avoir froid ou avoir faim. Je me résolus alors à combiner les deux en ayant froid ET faim, mais pour mon tout premier réveil sur le territoire de cette belle ville qui allait me supporter durant plus de 35 ans, j'aurais imaginé plus de bruit et de douceur, d'animation et de chaleur. Je maugréais donc, pestant contre l'hiver, la découverte d'un jour férié dont j'avais toujours tout ignoré, la nature glissante de la neige, le silence angoissant de la ville... quand soudain la porte d'un bistrot s'ouvrit, poussée par le patron jovial qui s'écria : « Vous allez choper la mort, entrez donc prendre un café bien chaud ». « Vous êtes ouvert ? Vous êtes bien le seul », avais-je répliqué incrédule. Ce à quoi le gentil bistrotier avait répondu : « non, je ne suis pas ouvert. Mais je ne peux pas laisser quelqu'un dehors par ce temps ». L'endroit témoignait encore des joyeuses agapes qui l'avaient animé la nuit précédente, mais il était chaud et accueillant, comme son propriétaire. Dégustant mon café accompagné d'une tartine de pain grillée offerte avec un rare sens de l'hospitalité, je songeais à l'Auvergnat de Brassens et me disais que finalement, cette nouvelle vie se présentait sous les meilleurs auspices. « Ce n'était rien qu'un peu de pain, Mais il m'avait chauffé le corps, Et dans mon âme il brûle encor' A la manière d'un grand festin »... J'ai par la suite vécu bien des soirées savoureuses dans cet endroit et je n'ai jamais oublié « l'auvergnat de service ». (Merci Guy...).

C'est qu'ici aussi les gens peuvent « avoir dans le cœur le soleil qu'ils n'ont pas ailleurs ». Mais pour le découvrir, il faut prendre le temps d'appivoiser la ville, de déchiffrer ses codes, de se familiariser à ses rituels.

N'attire pas mais sait retenir

D'emblée, la ville fait le maximum pour inciter le visiteur non initié à la rejoindre. D'où qu'on vienne, les accès à Luxembourg sont excitants. Qu'il arrive du sud par la Cloche d'Or ou du Nord par la Place Dargent, le voyageur saura, à la noblesse du métal, qu'il est le bienvenu. D'ailleurs, au cours des siècles, la ville a



reçu, de gré ou de force, des visiteurs d'origines fort différentes. Par ordre ana-chronologique : Celtes, Francs, Alamans, Romains, Bourguignons, Français, Espagnols, Autrichiens, Belges, Hollandais, Prussiens... ont goûté à la douceur de vivre sur les rives de l'Alzette ou en haut de la falaise. La topologie spectaculaire de la ville avait pourtant tout pour empêcher l'étranger de tenter d'y pénétrer. Car si la vue qui s'offre depuis la Corniche est superbe, c'est évidemment pour des raisons stratégiques que la ville s'est développée ici. On pouvait voir l'agresseur de loin, on pouvait se préparer à le repousser, on pouvait profiter de cette topographie si particulière pour se défendre des invasions.

Les profonds ravins qui entourent la ville haute ont naturellement inspiré les militaires. Renforcée régulièrement au cours des siècles pour devenir une forteresse réputée imprenable, la ville qu'on a surnommée le Gibraltar du nord a suscité bien des convoitises. Car, c'est une règle intangible qui résume assez bien l'absurdité guerrière, plus une forteresse est réputée imprenable, plus on s'emploie à essayer de la prendre.

Mais là où les stratèges ne voyaient que des contreforts rocheux ou des falaises fortifiables, les poètes succombaient au charme d'un panorama stupéfiant.

Le monument, situé au croisement de la rue Sigefroid et de la Montée de Clausen, modestement appelé la Pierre de Goethe, porte une plaque sur laquelle on peut lire la phrase que le génie a prononcé, subjugué par la beauté des lieux :

Cet endroit est à ce point empreint de grandeur et de charme, de gravité et d'harmonie, que l'on en vient à souhaiter que Poussin ait exercé son admirable talent dans ces contrées ».

Moins d'un siècle plus tard, c'est un autre monstre de la littérature, Victor Hugo, qui s'arrêtera à Luxembourg. Il vante à son tour la beauté de ce panorama unique avec lyrisme :

Après le déjeuner, nous nous sommes promenés dans la ville que le démantèlement a faite magnifique. Rien de beau comme le précipice fossé, ravin charmant et riant avec rivière, moulins et prairies, encaissé dans d'effroyables escarpements où reparait la roche à pic cuirassée autrefois des roides murailles de Vauban.(...) Après le dîner, je suis retourné voir les fossés. Ils étaient splendides au soleil, ils sont terribles au clair de lune.

Également au XIX^{ème} siècle, le grand peintre anglais William Turner chantait avec ses pinceaux et c'est dans trois superbes aquarelles qu'il rendit hommage à la ville haute, aux précipices et aux faubourgs, qu'il admira en 1824 et 1839.

En parcourant les rues de la capitale, on pourrait penser que célébrée par les plus grands esprits européens, Luxembourg s'est efforcée de les remercier en baptisant ses artères avec un profond respect du cosmopolitisme. La Rue des Romains est proche de la Rue des Gaulois, qui n'est pas très éloignée de la Rue des Trévières. Tout près du Boulevard de la Fraternité, ça va de soi. S'il y a bien une Rue Louis XIV, elle croise la Rue Béatrix de Bourbon. Quant au Boulevard (Dr Charles) Marx, il finit par rejoindre la Rue des États-Unis.

La ville ouverte

Au cours de ces siècles marqués par les luttes d'influence et les conquêtes territoriales des grandes puissances européennes, les Luxembourgeois ont vécu retranchés derrière les remparts et les falaises jusqu'au démantèlement de la forteresse à partir de 1867, puis derrière l'illusion d'une neutralité protectrice durant la première moitié du XX^{ème} siècle.

Car ni les fortifications ni les Traités de Londres, de Vienne ou d'ailleurs n'ont assuré au Luxembourg la garantie d'une souveraineté respectée et il a fallu le début de l'édification européenne, dans les années cinquante, pour qu'enfin étranger ne rime plus ici avec danger.

Le seul traité qui a su garantir au Luxembourg et à sa capitale une longue période de paix et de progrès, c'est le Traité de Rome, acte fondateur de l'édification européenne. Depuis plus de 80 ans, aucun conflit, aucune invasion, aucune occupation... ne sont venus mettre en cause la souveraineté du pays ni perturber sa marche vers le progrès.

Les ressortissants étrangers, qu'ils soient résidents ou travailleurs frontaliers ne forment plus les garnisons militaires mais contribuent à la richesse du pays, à sa prospérité, à sa marche vers le progrès.

Ils ont aussi participé à l'évolution des habitudes sociales. Plus de vie, plus d'animation, plus de bruit et de chaleur humaine... moins de solitude même durant la mauvaise saison.

Aujourd'hui, les ponts ont remplacé les défenses militaires, comme autant de bras ouverts sur le monde. Les remparts et les réduits, les espagnolettes et les contreforts rocheux sont devenus des lieux de promenade et ne servent plus à repousser l'ennemi mais à accueillir l'ami !

La ville n'est plus imprenable, elle est offerte ! Elle n'est plus repliée sur elle-même, elle est largement ouverte. Sa prétendue invulnérabilité était sa faiblesse, son apparente faiblesse est devenue sa force.

Comptant plus de 70% de non Luxembourgeois (on répugne ici à employer le mot « étranger »), la ville de Luxembourg démontre que les discours xénophobes, les raisonnements d'exclusion et de repli sur soi, les appels à la haine de l'autre et à la peur de ce qui est différent, hélas trop présents dans le monde d'aujourd'hui... ne sont que des dérives délirantes, conduisant toujours au pire.

Au contraire, déambuler dans les quartiers paisibles de Luxembourg en écoutant parler une demi-douzaine de langues différentes, apprécier l'émergence d'une culture nourrie d'apports variés, saluer la cohésion d'une population ne cherchant pas ce qui divise mais ce qui rassemble... c'est mesurer combien une collectivité peut s'enrichir de ses différences, de sa diversité. Et s'il y a souvent plus de supporters pour les équipes visiteuses que pour l'équipe nationale de football au Stade, les communautés étrangères ne sont pas les dernières à s'enorgueillir des succès de citoyens de leur ville, qu'ils soient sportifs, artistes ou scientifiques.

Ça ne serait pas le moindre des paradoxes locaux que de constater un réel chauvinisme pro-luxembourgeois caractérisant justement des non-Luxembourgeois ! Luxembourg est leur ville. Ils en défendent jalousement les qualités même loin de ses faubourgs. Ils en sont fiers et la revendiquent comme deuxième patrie. C'est la plus grande victoire de la capitale du Grand-Duché. Elle a réuni des dizaines de nationalités différentes dans une collectivité soudée, qu'elle a fait passer du statut de puzzle abouti à celui de mosaïque harmonieuse. ■■■

Claude Frisoni

Successivement Directeur adjoint du Centre Culturel Français, Coordinateur Général de Luxembourg, Capitale européenne de la Culture 1995 et Directeur Général du Centre Culturel de Rencontre Abbaye de Neumünster, Claude Frisoni a aussi été Directeur artistique du Théâtre Ouvert Luxembourg pour lequel il a écrit et interprété une douzaine de spectacles; il habite la ville de Luxembourg durant près de trente ans,



Texte : Marianne Brausch, Marie-Paule Jungblut

Tour(s) de la ville de Luxembourg

La tour de l'église Saint-Michel ou encore les tours de la Cour de Justice de l'Union européenne dessinent la silhouette de la vieille ville et du nouveau quartier du Kirchberg.

Des étudiants de l'Institut d'Histoire de l'Université du Luxembourg, sous la direction de la maître de conférence Marie-Paule Jungblut, - et avec les conseils de l'historienne de l'architecture Marianne Brausch-, vous proposent un tour de ville qui montre un éventail de ces différents types de tours. Les illustrations sont réalisées par les *Urban Sketchers Luxembourg*, à l'initiative du *Luxembourg Centre for Architecture* (LUCA). Leur but est d'initier les participants à la valeur narrative du dessin et à la promotion de sa pratique qu'ils partagent avec des dessinateurs d'un réseau mondial. Les dessins que Marie-Paule Jungblut a choisis pour illustrer *l'Urban Atlas* coïncident avec le 10^e anniversaire des *Urban Sketchers Luxembourg*. Thomas Miller, du LUCA, a effectué un travail remarquable de rassemblement des dessins des *Urban Sketchers* qui a grandement facilité le choix des illustrations. Qu'il en soit ici particulièrement remercié.

Les lectrices et les lecteurs désireux d'approfondir leur connaissance de l'histoire des tours du Luxembourg trouveront des informations supplémentaires sur www.luxatlas.lu/toursdeville

Panorama de la ville de Luxembourg.



© Arnaud De Meyer 2018

1. De la défense au pittoresque

Les échauguettes, rattachées aux anciens murs de la forteresse, sont communément appelées « tours espagnoles ». Ces guérites qui permettaient de surveiller les fossés de la forteresse doivent leur nom au fait qu'elles furent construites à l'époque espagnole (1555-1684). Devenues obsolètes après le démantèlement de la forteresse en 1867, elles sont devenues des éléments de décoration pittoresques.



© Annie Zeller

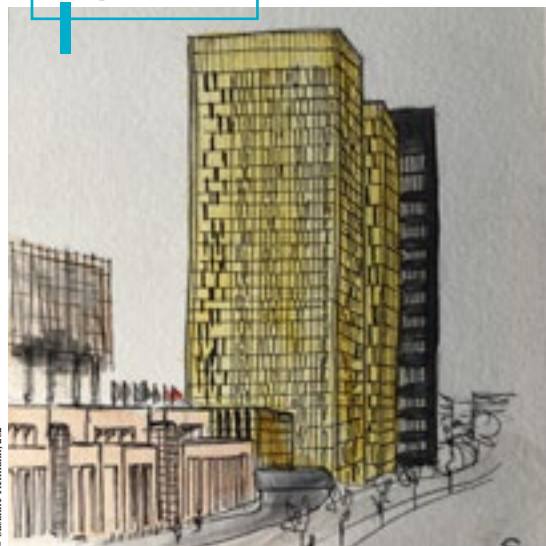
L'échauguette de la Montée du Pfaffenthal.

2. Sommets pour l'Union Européenne

On les voit de loin, elles sont hautes et dorées. Ce sont les tours de la Cour de Justice de l'Union Européenne (CJUE). Avec leurs 24 étages, elles dépassent depuis leur achèvement en 2006, la Tour Alcide de Gasperi (Héichhaus), qui en 1966, était le bâtiment le plus élevé de Luxembourg. Ensemble avec désormais une troisième

tour de la CJUE et celles de la Porte de l'Europe, elles dessinent la skyline du Plateau du Kirchberg, qui réunit toutes les Institutions Européennes à Luxembourg sauf l'Office des Publications.

Cour de Justice Européenne.



© Susanne Thiemann, 2022

3. Trois glands sur un réduit

Au sommet des tours du Musée de la Forteresse se trouvent trois glands dorés. C'est à eux que le musée et le parc environnant doivent leur nom. Les tourelles qui les portent ont été ajoutées en 1836. La tourelle centrale abrite une cage d'escalier.

Les Trois Glands.



© Jean-Paul Cavellho

4. Point haut dans la vallée

Au milieu de ce qui est devenu un lieu d'*after hours* et de restaurants du monde, dans la ville basse de Clausen, s'élève la cheminée de la brasserie Mousel. C'est une tour, au même titre que les tours de défense, les clochers d'église, la tour d'horloge de la gare, des tourelles ornementales sur des façades d'angle, les immeubles hauts contemporains. La cheminée de Clausen a ceci de particulier qu'elle est une tour industrielle. C'est un des rares vestiges de ce genre, souvent jugées indignes d'être gardées à titre patrimonial.

Pourtant, les cheminées industrielles, simples fûts en brique, témoignent d'une époque de l'industrie artisanale : tanneries (dans les villes basses), premières exploitations minières et sidérurgiques (usine d'Eich), laiterie (le site Luxlait à Merl), marquaient le paysage comme leurs sœurs plus nobles et ont en plus contribué à l'économie du pays.

La cheminée de l'ancienne brasserie Mousel.

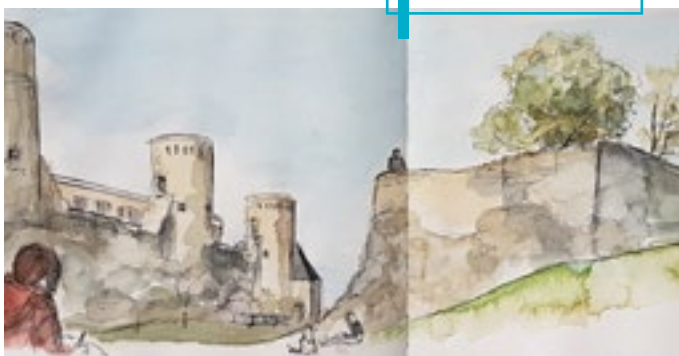


© Monika Buzenthal, 2018

5. Tours de guet du plateau du Rham

Les vestiges de cinq tours de guet en demi-lunes et du mur les reliant sont encore visibles aujourd'hui sur le plateau du Rham qui tire son nom de Rahmen (cadre en allemand) sur lequel les tisserands du Grund tendaient leurs draps pour les y faire sécher.

Les tours de guet du plateau du Rham.



© Arnaud de Meyer, 2018

6. Modeste signal pour un trésor

Depuis la ville haute, en se promenant sur la Corniche, on ne peut pas manquer la flèche de l'église du Grund, Saint Jean-Baptiste. Si c'est un édifice de taille modeste par rapport à l'Abbaye de Neumünster qui la joute, elle est représentée depuis des temps très anciens sur des gravures et peintures et plus récemment sur des photographies du panorama exceptionnel de la ville basse du Grund.

L'église
Saint
Jean-
Baptiste.



© Arnaud De Meyer, 2013

7. Partir c'est au bout de l'avenue

Au Moyen Âge, les clochers des églises sonnaient les matines et l'angelus, indiquant le rythme de la journée des travaux des champs. À l'ère industrielle, des horloges de rues et des gares ont commencé à rythmer la journée des déplacements des salariés vers leur lieu de travail. La gare centrale de Luxembourg est classée monument national depuis 1989 et la tour horloge marque immuablement le temps le temps qui reste (ou non) aux travailleurs frontaliers pour prendre un train, pile dans l'axe de l'avenue de la Liberté, l'artère principale du Plateau Bourbon, aussi appelé quartier de la Gare.



La gare de
Luxembourg.

© Arnaud De Meyer, 2016

8. Château fort pour une banque

Inauguré en 1913, le bâtiment de la Caisse d'Épargne avec sa tour typique de château fort reflète la volonté du gouvernement luxembourgeois d'un bâtiment représentatif au débouché du pont Adolphe, au tout début de l'avenue de la Liberté (*Nei Avenue* en luxembourgeois), la nouvelle et prestigieuse artère menant à la gare

centrale. Lors d'un débat parlementaire en 1909, le ministre d'État de l'époque, Paul Eyschen (1841-1915), s'exprima ainsi: « Il faut que ce soit pittoresque ! »

La tour de la Caisse
d'Épargne.



© Lucie Zambon, 2021

9. Renaissance en 1900

L'immeuble Place d'Armes, qui fait l'angle de la rue du Curé et de la rue Chimay a été construit par l'architecte Georges Traus (1805-1941), les détails réalisés par des artisans formés à l'École des Artisans („Handwierskerschoul“ en luxembourgeois,) fondée en 1896. Son architecture est caractéristique du style Art Nouveau. Les éléments architecturaux de l'immeuble sont typiques des maisons d'angle à Luxembourg, le plus souvent marquées par un élément qui rappelle l'histoire militaire de la ville ou la noblesse des façades de ses bâtiments publics. Il s'agit de l'oriel (*bay window*) à la hauteur du premier étage, que l'on retrouve aussi sur la façade du Palais grand-ducal (anciennement hôtel de ville renaissance) et sur plusieurs autres immeubles d'angles de la fin du 19e, début du XXe siècle.

Ancienne pharmacie de la Licorne.

© Lucie Zambon, 2021



10. L'archange et le clocher

La tour de l'église Saint Michel, domine le « Bock », l'éperon rocheux au-dessus de la vallée de l'Alzette que le comte Sigefroi acquit en 963. C'est un des édifices emblématiques de la silhouette de la ville de Luxembourg. Le 5 novembre 987, Egbert, archevêque de Trèves, consacra l'église dite « au château » en honneur du Saint-Sauveur, de la Sainte-Croix et de tous les saints.



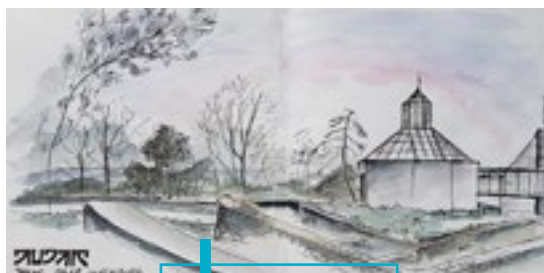
© Lucie Zambon, 2021



© Lucie Zambon, 2021

11. Le goût du passé

Transformée en ruine artificielle au XIX^e siècle, la tour, qui flanquait autrefois la porte de ville par laquelle on entrait dans la ville haute en venant du faubourg de Clausen, est appelée Huelen Zant, (la Dent creuse) en luxembourgeois, en raison de sa forme.



© Monika Buzantbal, 2018

Tour historisante du Mudam.

Marianne Brausch

est architecte de formation. Journaliste d'architecture à Paris, elle a été ensuite la responsable de la communication du Fonds du Kirchberg. Elle écrit des chroniques sur l'art contemporain dans le « Lëtzeburger Land » depuis une vingtaine d'année.

Marie-Paule Jungblut

enseigne Public History à l'Institut d'histoire de l'Université du Luxembourg et la muséologie à l'Institut de muséologie de l'Université de Liège. Elle travaille en particulier sur les formes ludiques de la transmission du savoir et des contenus historiques.

12. Du neuf sur du vieux

Le Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean (Mudam) est un bâtiment phare de l'architecte Ieoh Ming Pei (1917-2019). La grande verrière centrale rappelle la pyramide du musée du Louvre, dont Pei est également l'auteur. Mais le Mudam construit avec l'architecte luxembourgeois Georges Reuter (* 1941), s'appuie aussi sur l'histoire de la forteresse. Ses façades en pierre de Bourgogne suivent la forme de point de lance de la redoute du fort Thüngen de l'architecte militaire de Louis XIV, Vauban. Les verrières font écho aux tours des Trois Glands édifiées par les militaires prussiens sur un fort construit avant par des ingénieurs autrichiens. Elles rappellent aussi les échauguettes qui datent de l'époque espagnole.

Text: Anne Hoffmann, Guy Thewes

Photos: © Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg, photo : Christophe Weber

Werbung für Luxemburgs internationale Handelsmessen: ein Blick in die Plakatsammlung des Lëtzebuerg City Museum

Die Tradition der großen Handelsmessen reicht in Luxemburg bis ins Mittelalter zurück. Am 20. Oktober 1340 gründete Graf Johann der Blinde, König von Böhmen, einen achttägigen Jahrmarkt. So entstand die „Schueberfouer“ („foire de Schadeberg“), die fortan jedes Jahr auf dem Heilig-Geist-Plateau, genannt Schadeberg, abgehalten wurde. Sie zog auswärtige Kaufleute in die Stadt, die fremde Waren mitbrachten und sich mit Luxemburger Produkten, wie Wein und Tuche, eindeckten. Ende des 19. Jahrhunderts wandelte sich die Schueberfouer immer mehr zu einem Vergnügungsfest. Die Handelsfunktion wurde von anderen Messen und Märkten übernommen. 1849 und 1851 fanden die ersten Landwirtschafts- und Gartenbauausstellungen statt. 1852 wurde die erste „Industrie- und Kunstausstellung“ in den Räumen des städtischen Athenäums veranstaltet, die zwar großen Erfolg hatte, aber lange Zeit keine Fortsetzung erfuhr. Erst 1894 richtete die Stadt Luxemburg wieder eine Ausstellung für Handwerk und Gewerbe aus. Das älteste Messeplakat in der Sammlung des Lëtzebuerg City Museum wirbt für die „Internationale Gastwirte-, Kochkunst-, Gewerbe- und Industrieausstellung“, die 1912 in der Landesmetropole stattfand. „Wer der Ansicht war, die Wirtsausstellung sei eine Art Weltausstellung, der ist bei ihrem Besuch enttäuscht“, warnte das Luxemburger Wort in seinem Bericht die Besucher (LW, 8. Mai 1912). Der Einzugsbereich der Veranstaltungen beschränkte sich auf Luxemburg und seine direkten Nachbarn. Ihr Umfang war eher bescheiden.

Nach dem Ersten Weltkrieg lebte die Idee einer großen internationalen Mustermesse wieder auf. Der Geschäfts- und Handwerksverband, die Vereinigung der Luxemburger Industriellen, die Vereinigung der Café- und Hotelbesitzer und die Stadt Luxemburg bildeten eine Interessensgemeinschaft, um die wirtschaftliche Zusammenarbeit anzukurbeln. Die erste offizielle Luxemburger Handelsmesse öffnete am 14. August 1922 in

einem Holzpavillon im Stadtviertel Limpertsberg ihre Tore. Die Veranstaltung war auf Anhieb ein Erfolg. Die Wirtschaftskrise verhinderte jedoch lange Zeit den Bau einer steinernen Halle und die Einrichtung eines festen Ausstellungsgeländes. Ein solches Gebäude wurde erst 1935 verwirklicht. Nach dem Zweiten Weltkrieg wurde ab 1948 erneut eine internationale Messe organisiert und 1954/1955 eine neue Ausstellungshalle mit einem Rundbau errichtet. Die Pläne dazu stammten vom Architekten Jemp Michels. 1974 zog die Luxemburger Internationale Messe schließlich vom Limpertsberg auf das Kirchberg-Plateau, das im Hinblick auf Raum und Infrastruktur zahlreiche Vorteile bot. Ab 1976 teilte man die einmal im Jahr stattfindende Messe auf zwei Veranstaltungen, die Frühjahrs- und die Herbstmesse, auf.

Die Messegesellschaft beauftragte namhafte Luxemburger Künstler und Grafiker mit der Gestaltung ihrer Plakate. In den 1920er Jahren begleitete Auguste Trémont (1892-1980) die ersten Ausgaben mit charakteristischen Entwürfen. In den 1950er Jahren schuf Lex Weyer (1914-2005) zahlreiche Plakate, die das geflügelte L, das Markenzeichen der Luxemburger Messe, verschiedenartig in Szene setzten. Weyer hatte 1950 seine Arbeit als Typograf in einer Luxemburger Druckerei aufgegeben und begonnen, hauptberuflich Werbeanzeigen und Illustrationen zu entwerfen. Ein frühes Plakat von Pe'l Schlechter (*1921) fällt etwas aus der Reihe. Anlässlich der internationalen Messe von 1949, die zugleich Baumesse war, wählte Schlechter als Motiv einen Eisenträger vor einer Backsteinmauer und spielte so zugleich mit dem Buchstaben I, der für „International“ stand. Der vielseitige Zeichner und Grafiker, der ebenfalls als Schriftsteller tätig war, feierte im April 2021 seinen 100. Geburtstag. 1972 stellte die „Société des Foires Internationales de Luxembourg“ ihn als Hausgrafiker ein. Pe'l Schlechter entwarf ein neues Logo für die FIL, das zum ersten Mal auf dem Plakat der 1974er-Ausgabe erschien. Der

moderne Stil passte zum neuen Ausstellungsareal auf dem Kirchberg. Während bei Weyer Komposition und Tiefenwirkung dominieren, steht in Schlechters Entwürfen das typografische Element im Vordergrund. Die Plakatschöpfungen beider Künstler bestechen durch ihre Farbigkeit, ihre Reduktion auf geometrische Formen und zuweilen (vor allem bei Weyer) durch ausgewählte gegenständliche Details, welche die Bildnarration ergänzen.

Anne Hoffmann

ist beigeordnete Kuratorin am Lëtzebuerg City Museum und bereitet eine Ausstellung über Luxemburger Plakatkunst vor.

Guy Thewes

leitet das Lëtzebuerg City Museum und die Villa Vauban, das Kunstmuseum der Stadt Luxemburg.

Unbekannter Künstler, Internationale Gastwirte-, Kochkunst, Gewerbe- und Industrieausstellung, 1912, Lithografie.



© Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg

Auguste Trémont (1892-1980), Luxemburger Handelsmesse, 1924, Lithografie.



© Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg

Pe'l Schlechter (*1921), Affiche Foire internationale de Luxembourg - Exposition du bâtiment, 1949.



© Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg

Lex Weyer (1914-2005), Europäische Einigung durch Handel, Internationale Messe, 1952, Lithografie.



© Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg



© Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg

Lex Weyer (1914-2005), Luxembourg im Herzen Europas. Internationale Messe, 1954, Lithographie.



© Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg

Lex Weyer (1914-2005), Neue Messehalle auf Limpertsberg. Luxemburger Messe, 1956, Lithografie.



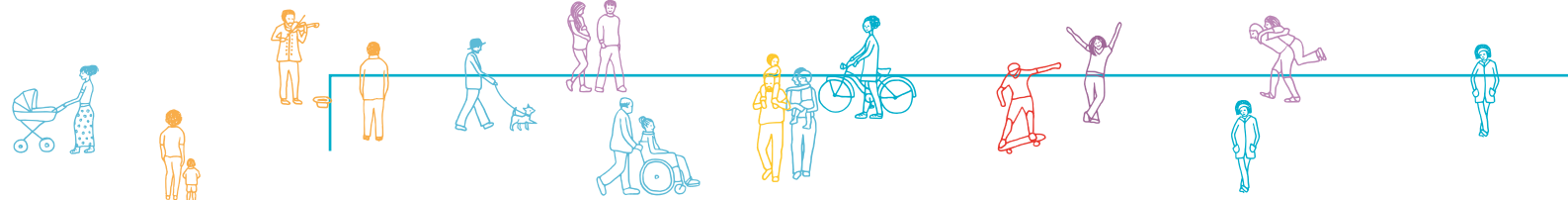
© Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg

Pe'l Schlechter (*1921), 25. Luxemburger Internationale Messe, 1973, Offsetdruck.



© Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg

Pe'l Schlechter (*1921), Neues Logo für die FIL, Luxemburger Internationale Messe, 1974, Offsetdruck.



Text: Simone Beck

Photos: © Photothèque de la Ville de Luxembourg

Jochen Herling (1943-2021)

Am 21. Dezember 2021 starb der bekannte Luxemburger Fotograf Jochen Herling. Schon während seiner Kindheit in Braunschweig kam er mit der Fotografie und optischen Linsen in Kontakt, da sein Vater bei der Firma Voigtländer, einem Hersteller von Kamerobjektiven, angestellt war. Auch begleitete er seine Mutter oft ins Kino, da sie sich neben ihrem Beruf als Krankenschwester einen weiteren Verdienst als Platzanweiserin sichern musste. Im Alter von 13 Jahren gewann Jochen Herling seinen ersten Fotowettbewerb für die Braunschweiger Zeitung. Er machte eine Ausbildung als Fotolaborant und Fotokaufmann und kam – nach dem Militärdienst – Mitte der 60er Jahre nach Luxemburg. Seine erste Anstellung erhielt er bei der „Revue“, für die er zahlreiche Fotoreportagen über unterschiedlichste Themen erstellte, bis er 1981 aus wirtschaftlichen Gründen entlassen wurde. In der Zwischenzeit war er als Foto-Journalist so bekannt, dass er als freier Journalist arbeiten konnte, unter anderem für den großherzoglichen Hof. Am 13. Januar 1982 eröff-

nete er in der Goethe-Straße die „photo-galerie 52“, in der er während drei Jahren erfolgreich die Aufnahmen renommierter inländischer und ausländischer Fotografinnen und Fotografen ausstellte. Mit Rosch Krieps und Marcel Schroeder war er Gründungsmitglied der *Friends of Edward Steichen*, eine Vereinigung, die sich für den lange Zeit in Luxemburg wenig bekannten Edward Steichen und sein Werk einsetzte. Jochen Herling, der so lange mit Analog-Fotografie gearbeitet hatte, konnte der Digitalisierung nichts abgewinnen. 2016 vermachte er sein gesamtes fotografisches Werk der Photothek der Stadt Luxemburg, die ihn 2018 mit einer großen Werkschau und einem Bildband seiner markantesten Werke ehrte. ■■■

Simone Beck

Simone Beck ist Präsidentin der Luxemburger UNESCO-Kommission und Koordinatorin von ons stad.



Europameisterschaft der Friseure. (Ausstellungshallen, Limpertsberg, 1971)



Jochen Herling bei der Arbeit.



Bei Malou in Clausen. (1972)



Bau des Wasserturms in Bonneweg-Kaltreis. (1983)



Avenue de la Gare. (um 1980)

Seifenkistenrennen unter der Neier Bréck. (1970)



Protestkundgebung der Studenten in der Grand-Rue. (1971)

Text : Marie-Paule Jungblut

Firwat heescht...

Place du Théâtre Bäckerei?

„Contenti estote. Begnügt euch mit eurem Kommissbrote“, lässt Friedrich Schiller den Kapuzinermonch den versammelten Soldaten im achten Auftritt des Dramas „Wallensteins Lager“ zurufen. Bezogen auf den heutigen Place du Théâtre mit dem Zusatznamen Bäckerei entbehrt dieser Ausspruch nicht einer gewissen Komik. Der Stadtplatz gehörte nämlich zum Bering des ehemaligen Kapuzinerklosters, in dessen Wohngebäuden sich von der Säkularisierung des Klosters durch die französischen Machthaber 1795 bis zum Abzug der preußischen Garnison 1867 eine Militärbäckerei befand und dessen Kirche als Korn- und Mehlspeicher diente.

„Weiß und schwarz Brot ist eigentlich das Schi-bolet, das Feldgeschrei zwischen Deutschen und Franzosen“, schrieb Goethe am 24. September 1792 während der „Campagne in Frankreich“. So können wir davon ausgehen, dass während der französischen Herrschaft in der Garnisonsbäckerei vorwiegend Weißbrot gebacken wurde und dass das dunkle Kommissbrot erst mit dem Einmarsch der hessischen Truppen 1814 Einzug hielt. Bei besagtem Kommissbrot handelte es sich in der Regel um ein dreipfündiges Mischbrot mit einem Roggenanteil von 50 bis 80 Prozent, das mit Hefe oder Sauerteig gebacken wurde. Jedem

Soldaten stand pro Tag ein halbes Kommissbrot zur Verfügung.

Zur Zeit der preußischen Garnison konnten die drei Öfen der Garnisonsbäckerei im ehemaligen Kloster täglich 10.000 Portionen Brot für die 10-12.000 Mann starke Garnison backen. Das Mehl für die Bäckerei wurde in den Alzette-Mühlen gemahlen. Wenn diese ausfielen, musste man auf eine zweigängige Pferdewühle zurückgreifen, die sich im Kavalier Camus, in der Nähe des heutigen Place Émile Hamilius befand. Mit 24 Pferden konnten dort täglich 2.250 Pfund Mehl gemahlen werden, was aber nur für 1.500 Portionen Brot reichte.¹

1867 wurde die ehemalige Klosterkirche der Stadtverwaltung übergeben, die sie von 1869 bis 1964 als Stadttheater nutzte. Nach einer vollständigen Renovierung wurde hier Anfang 1985 das Kapuzinertheater eröffnet. ■■■

Bibliographie

¹ Bruns, André, Tiere in der Festung, in: ons stad 97/2011, S. 48-49

Die Garnisonsbäckerei kurz vor ihrem Abriss 1890
(Archiv: Marcel Schroeder)



Firwat heescht...

d'Piffkaul Piffkaul?

Das luxemburgische Wort „Piffkaul“ bedeutet auf Deutsch Jauchegrube. Die Bezeichnung Piffkaul für die Rue Belle-Vue auf Limpertsberg geht zurück auf die kommunale Kot- und Urinsammelgrube, aus der stadtnahe Bauern und Gärtner lange Zeit Jauche zum Düngen ihrer Pflanzen bezogen.

Bis über die Mitte des 19. Jahrhunderts hinaus wurden die menschlichen Ausscheidungen als Dünger geschätzt und gesammelt. Ein Baugesetz aus dem Jahr 1876 legte nicht nur fest, dass sämtliche zu Wohnungen bestimmte Neubauten mit Aborten zu versehen seien, sondern auch, dass die als Düngergruben bezeichneten Senkgruben so anzulegen seien, dass „keine Durchsickerungen in den Untergrund stattfinden könnten“. Um Geruchsbehelligungen zu vermeiden, mussten die Kästen wasserdicht abgedeckt sein. Auch die Reinigung und Entleerung der Abtrittgruben durch private Unternehmer war genauestens geregelt und hatte zum Ziel, den Stadtbewohnern Belästigungen durch Gestank weitgehend zu ersparen. Die Expansion der Stadt in der Folge der 1867 beschlossenen Schleifung der Festung führte zum Anstieg der Bevölkerung und zur Zunahme der Abwässer. Mit der Einrichtung eines Wasserleitungsnetzes ab 1866 ging auch

die Installierung von Wasserklosetts einher. Die Exkremente verwässerten und verloren an Qualität für die Landwirtschaft. Dies bewog die Stadtverwaltung ab 1879 dazu, an der im Volksmund Bellevue benannten Stelle auf Limpertsberg ein großes Fäkaliansammelbecken anzulegen, wo die Ausscheidungen sedimentieren konnten. Die menschlichen Auswurfstoffe wurden zunehmend als Gefahrenquelle für die Gesundheit angesehen, die es aus den Wohnvierteln zu entfernen galt. Als die Stadt den Aufbau einer zweiten Morastgrube plante, betitelten Anwohner die Anlage in einem Leserbrief im Luxemburger Wort vom 26. Dezember 1886 als „Hochburg der Pestilenz“ und entrüsteten sich über Gestank und Gesundheitsgefahr durch die „Kloakengase“, welche der baulichen Entwicklung des Viertels schaden.

Mit der Inbetriebnahme des kommunalen „Piffhaffs“ auf der Route d'Arlon 1902 wurde die „Piffkaul“ auf Limpertsberg stillgelegt. ■

... ein städtisches Pferdegespann, das ein Jauchefass durch die Großgasse in Luxemburg zieht - in Richtung des auf der Arlonerstraße eingerichteten kommunalen „Piffhaff“. Hinter dem metallenen Fass (Fehlen der Dauben) erkennt man das Metallrohr und den aufgefalteten Verbindungsschlauch, durch den die Jauche (mittels „Piffpompel“) aus der Jauchegrube (lux. „Zetär“) angesaugt wurde ...

(<https://www.kugener.com/de/humanmedizin-fr/innere-medicin/55-artikel/2459-staedtische-hygiene.html>)

Marie-Paule Jungblut

unterrichtet zur Zeit Public History am Historischen Institut der Universität Luxemburg und Museologie am museologischen Institut der Universität Lüttich. Sie beschäftigt sich insbesondere mit Formen der Wissensvermittlung, die historische Inhalte spielerisch und unterhaltsam zugleich transportieren.



Text : Simone Beck



Rue Léon Moulin

Luxembourg - Cents



Photo: Jean Weyrich
© Photographie de la Ville de Luxembourg



In seiner Sitzung vom 26. Juni 1997 beschloss der Schöffenrat, einer Straße in Cents – von der Allée du Carmel bis zur Rue Camille Polfer – den Namen des Schauspielers und Schriftstellers Léon Moulin (1897-1974) zu geben. Léon

Moulin, der von Beruf Friseur war, gehörte zu den beliebtesten Schauspielern Luxemburgs, und dies über Jahrzehnte. Seine erste Bühnenerfahrung machte er schon mit 13 Jahren bei einem Auftritt in der *Revue Peffer a Salz* von Batty Weber und Lexi Brasseur. Er war Mitbegründer zahlreicher Theater- und Kabarettensembles wie *La Monmartroise* (1915), *L'Avant-Scène* (1927), der *Lëtzeburger Operettebühn* (1935) oder des Ensembles *Flautereien* (1964). Seine Weggefährten auf der Bühne waren Emile Boeres, August Donnen, Otto Niedner, Fernand Wark oder Marcel Jander. Einem

größeren Publikum wurde Léon Moulin durch seine Rundfunksendungen bekannt, die er im Auftrag des neu gegründeten Senders Radio Luxembourg gestaltete und betreute. Mit den bekannten Schauspielern Auguste Donnen und Hary Haagen war er Teil des Variété-Ensembles der Nationallotterie. Auch begeisterte er Jung und Alt mit den Märchen- und Liederschallplatten, die er aufnahm. Besonders hervorzuheben ist sein Engagement während des Zweiten Weltkriegs. Obschon er weiter für den Sender „Groß-Luxemburg“ arbeitete, war er aktives Mitglied der Widerstandsbewegung „Unio'n“. 1968 veröffentlichte er ein Werk, das er schon 1941 begonnen hatte. *De Fuuss, eng onmënschlech-mënschlech Geschicht vun den zamen a wëllen Déieren* (wie auch *De Krich tëschent den Heesprénger an de Goldkierwerleken* aus dem Jahre 1945) ist eine Abrechnung mit dem Nazi-Regime in Luxemburg. Léon Moulin starb am 28. November 1974 in Luxemburg.¹



Rue de Neuerburg *Luxembourg - Beggen*



Die Rue de Neuerburg mündet kurz vor der Abzweigung der Rue Mathias Hertert rechtwinklig in die Rue de Beggen. Am 21. März 2008 beschloss der Schöffenrat, dieser Straße, die sich in den PAP Galaxie einfügt, den Namen der Stadt Neuerburg in der Eifel zu geben.

Die Stadt Neuerburg, 17 km von der Luxemburger Grenze nordöstlich von Vianden gelegen, ist der Amtssitz der Verbandsgemeinde Südeifel. 1132 wird der Ort zum ersten Mal urkundlich erwähnt, als ein Theoderich von Neuerburg als Zeuge des Grafen von Vianden bei einer Schenkung fungierte. Da die Neuerburger Herrschaft unter der Lehnshoheit der Viandener Grafen stand, unterstand sie auch der Oberlehnshoheit der Grafen und späteren Herzöge von Luxemburg. Ein tiefgreifender Einschnitt vollzog sich mit dem Wiener Kon-

gress 1815, als das Herzogtum Luxemburg zum Großherzogtum erhoben wurde, aber die Gebiete östlich von Mosel und Our an Preussen verlor. Die Our wurde neue Grenze zwischen Luxemburg und der Gegend um Neuerburg, was die *Neierbuerger* allerdings nicht daran hindert, seit Jahren mit Begeisterung an der Echternacher Springprozession teilzunehmen.²



Rue Tony Neuman *Luxembourg - Limpertsberg*



© Schroeder Marcel



Die Rue Tony Neuman führt von der oberen Avenue de la Faïencerie zu den „Hauts St. Lambert“ in Limpertsberg. Am 11. Februar 1985 beschloss der Schöffenrat, dem Wohltäter der Stadt Tony Neuman diese Straße zu widmen, die auch im Bereich seiner Villa und

des großzügigen Parks liegt, der von der Stadt Luxemburg gepflegt wird und jedem zugänglich ist. Tony Neuman kam 1902 in Feulen zur Welt und absolvierte sein Jurastudium in Paris und Algier. Als Notar in Düdelingen war er mit zahlreichen Dossiers der ARBED befasst, deren Verwaltungsrat er von 1961 bis 1972 vorstand. Auch war er langjähriger Vizepräsident des Roten Kreuzes und von 1959 bis 1974 Vorsitzender der Handelskammer. Neben seiner Begeisterung für Kunst war Tony Neuman sehr an Gartenbau und Pflanzen interessiert. 1947 erstand er auf Limpertsberg eine Villa mit großem

Garten, den er 1959 durch den Ankauf weiterer Grundstücke vergrößerte. Er stellte Alphonse Hollman als Privatgärtner ein mit dem Auftrag, die großzügige Gartenanlage neu zu konzipieren. So entstand im Laufe der Jahre ein Park mit mehr als 600 verschiedenen Pflanzenarten, von stattlichen Bäumen und Rosenbeeten bis hin zu einheimischen Zwiebelblumen oder tropischen Pflanzen. Ganz besonders liebte Tony Neuman den Rittersporn (*Delphinium elatum*), eine Vorliebe, die er mit seinem Freund, dem Fotografen Edward Steichen, teilte, der ihn oft in seiner Villa in der Avenue de la Faïencerie besuchte. 1987 wurde der Park durch einen Weiher ergänzt, an dem zahlreiche Tierarten heimisch geworden sind. Die Besucher des *Neumans Park* können im Park auch Werke Luxemburger und ausländischer Künstler wie Lucien Wercollier oder Henri Laurens bewundern. Tony Neuman starb am 29. Januar 1979 und hinterließ sein Anwesen dem Roten Kreuz. Der *Neumans Park* wird von der Stadt Luxemburg betreut und ist zu einer wichtigen Naherholungszone in Limpertsberg geworden.³



Rue Isaac Newton Luxembourg - Gasperich



In seiner Sitzung vom 12. August 2012 beschließt der Schöfferrat, dem bedeutenden Mathematiker, Physiker, Philosophen und Astronomen Sir Isaac Newton eine Straße zu widmen. Sie biegt in Gasperich vom boulevard

Kockelscheuer ab und mündet in die rue Mercator. (Sir) Isaac Newton kommt am 25. Dezember 1642 in Woolsthorpe in der englischen Grafschaft Lincolnshire zur Welt und gilt als einer der bedeutendsten Wissenschaftler der Menschheitsgeschichte. Ab 1665 studiert er am Trinity College in Cambridge, muss aber sein Studium während zwei Jahren unterbrechen, weil die Universität wegen einer Pestepidemie geschlossen wird. Während dieser Zwangspause beschäftigt er sich mit Infinitesimalrechnung, der Gravitation und der Natur des Lichtes, drei Gebiete, in denen er zu noch heute gültigen Erkenntnissen kommen sollte. 1669 entwickelt er das Spiegelteleskop, und drei Jahre später veröffentlicht er seine erste wissenschaftliche Arbeit über die Zusammensetzung des Lichtes. Er weist nach, dass das weiße Licht aus einer Mischung aus farbigen Lichtkomponenten besteht. Damit legt er den Grundstein für die moderne physikalische Optik. 1687 erscheint sein großes dreibändiges Werk *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica* (Mathematische Grundsätze der Naturphilosophie). Newtons Principia ist eines der wichtigsten Einzelwerke in der Geschichte der modernen Wissenschaft. Darin legt er unter anderem sein berühmtes Gravitationsgesetz nieder. Auch beschäftigt er sich mit Aerodynamik, Akustik, den Planetenbahnen, sowie Flüssigkeiten und Gasen. Darüber hinaus veröffent-

licht Isaac Newton wichtige theologische, chemische, alchemistische und philosophische Schriften. 1693 verhindert ein schwerer Nervenzusammenbruch ihn, seine Forschungen in Cambridge weiterzuführen. 1697 wird er zum Aufsichtsbeamten der *Royal Mint* ernannt und zieht 1701 nach London, wo er sich politisch engagiert und regelmäßig am Königlichen Hof verkehrt. 1703 wird er Vorsitzender der *Royal Society* und 1715 als erster britischer Wissenschaftler zum Ritter geschlagen. 1726 wird sein dreibändiges Werk *Principia* zum dritten Mal aufgelegt. Sir Isaac Newton stirbt am 31. März 1727 in London und wird in der Westminster Abbey bestattet.

Eine Sammlung von Newtons theologischen und alchemistischen Schriften, die im Bestand der National Library of Israel sind, werden 2015 von der UNESCO in das Weltdokumentenerbe Memory of the World aufgenommen, während zwei Jahre später seine mathematischen Schriften und von seiner Hand annotierte Ausgaben der *Principia*, die sich in Cambridge befinden, ebenfalls in das Weltdokumentenerbe aufgenommen werden.⁴

Bibliographie

1 Roger Müller, in : Autorenlexikon CNL

2 <https://neuerburg-eifel.de/>

3 https://lb.wikipedia.org/wiki/Tony_Neuman

4 <https://www.britannica.com/biography/Isaac-Newton>

D'après un entretien avec Monsieur Alphonse Hollman, jardinier privé de Me Tony Neuman, https://www.luxnatur.lu/aat/Frameset_files/NeumanI.html



Jochen Heiting, 1973 © Photothèque de la Ville de Luxembourg